



## François Taillandier

Il publie « Telling », deuxième volet de sa « Grande Intrigue ». Rencontre avec un écrivain adepte du récit, admirateur de Rostand et Valéry. Page 12

## Bande dessinée

Les 13<sup>e</sup> Rencontres de Bastia rendent hommage aux caricaturistes et dessinateurs de presse. Une sélection d'albums. Page 10.

Le Monde

# Des Livres

Vendredi 31 mars 2006

## MARGUERITE DURAS, INOUBLIABLE



PANCHO

Dix ans après sa mort, de nombreux ouvrages lui rendent hommage. Un entretien avec son biographe et un texte inédit.

Dossier. Pages 6 et 7.

### Littératures

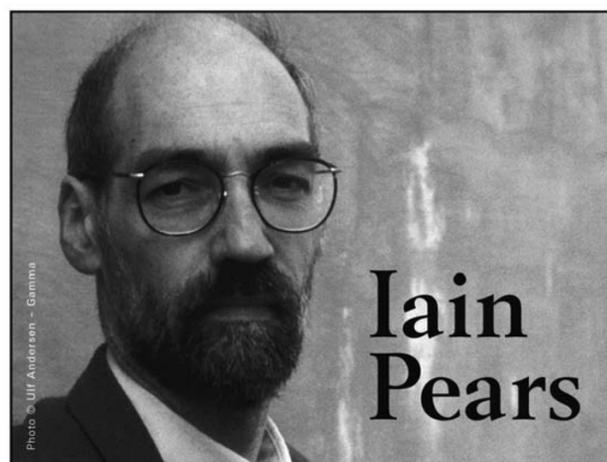
« L'Homme ralenti », le nouveau roman de J. M. Coetzee. Et aussi : Hélène Ling, Denis Labayle, Mehdi Charef, Antoine Piazza et Jean-Noël Pancrazi. Pages 3 et 4.

### Essais

« Une tout autre histoire. Questions à Jean-François Lyotard », d'Elisabeth de Fontenay. Et aussi Marc Fumaroli et Maurice Sartre. Pages 8 et 9.

### Livres de poche

« Jusqu'à plus soif » et « L'Homme au marteau », deux romans d'un maître de la narration, Jean Amila-Meckert. Et aussi Barbara Hambly et Kate Chopin. Page 5.



Iain Pears

ADT

Un roman sombre et vénéneux. Un suspense diabolique.

« Seul un auteur aussi intelligent et subtil que Iain Pears pouvait réussir ce tour de force : s'appuyer sur des ressorts classiques de la littérature – le récit d'une vengeance, le monologue – pour les restituer brillamment dans une histoire dense, noire et envoûtante. »  
Newsweek

204 pages - 18,50 €

belfond

Le PDG des éditions Gallimard affirme sa solidarité avec les petits éditeurs et les libraires indépendants

# De la petite édition : un malentendu

Antoine Gallimard

Depuis 2003, l'avenir des petites maisons d'édition est une question très vivement débattue au sein de nos instances professionnelles françaises. Editeurs, libraires, diffuseurs et distributeurs ont engagé, ensemble, une réflexion solide et pragmatique, qui concilie la consultation des intéressés, si nombreux et disséminés soient-ils, au dialogue et à la coopération avec les pouvoirs publics – une tradition française, dont on sait les bienfaits depuis la fixation du prix unique du livre. Des propositions concrètes en sont issues : en l'espace de trois ans, nous avons beaucoup avancé, et un dispositif original se dessine propre à maintenir une édition plurielle.

Or un funeste malentendu s'est fait jour à l'occasion du Salon du livre de Paris, après que Francis Esménard, PDG d'Albin Michel, et moi-même avons accordé un entretien à *Paris Match* (« Le Monde des livres » du 24 mars). Extrapolant mes propos et les rendant solidaires de ceux tenus par mon confrère, la presse professionnelle m'a accusé de faire porter aux petits

éditeurs la responsabilité d'une surproduction engorgeant la librairie. Ainsi y aurait-il trop de jeunes et de petits éditeurs en France et mon vœu le plus cher, enfin avoué (il était temps !), serait de voir leur nombre réduit et leur dynamisme contraint. D'un revers de main.

Le procédé est injuste ; il relève du procès d'intention. On m'a fait dire ce que je n'ai pas dit. Dans cet entretien, je notais plutôt la multiplication de livres substituables les uns aux autres, phénomène qui explique en partie la surproduction affectant notre métier, notamment pour certaines catégories d'ouvrages ; j'appelais à plus de vigilance en la matière, à plus de discernement. Voilà tout. Les petits éditeurs n'ont pas plus à voir en cette affaire que n'importe lequel d'entre nous. Il faut être bien peu lucide sur les enjeux contemporains du marché du livre pour se tromper ainsi de cible. Je suis attaché à la vitalité de ces jeunes maisons, si complémentaires aux nôtres ; d'hier à aujourd'hui, plusieurs d'entre elles ont joué à l'égard d'une maison comme la mienne le rôle d'aiguillon – stimulant notre ardeur éditoriale par leur inventivité et la proximité aux auteurs qui les caractérisent –, voire de compagnon de

route. Depuis *Le Sourire* qui mord, que nous avons soutenu en édition jeunesse, jusqu'à POL pour l'édition adulte, en passant par La Découverte lorsqu'elle était indépendante ou les Editions Michalon, la maison a toujours été soucieuse de maintenir l'identité de ces structures. Certaines, comme Le Point du jour, de René

*« Je suis attaché à la vitalité de ces jeunes maisons (...) ; plusieurs d'entre elles ont joué à l'égard d'une maison comme la mienne le rôle d'aiguillon, voire de compagnon de route »*

Bertelé, L'Arbalète de Marc Barbezat, Lachenal et Ritter et plus récemment Joëlle Losfeld et Verticales, ont pris part, dans des circonstances parfois difficiles, à l'aventure intellectuelle collective qu'est la NRF. Nous savons ce que nous leur devons. De fait, à bien des égards, la solidarité entre les petites et moyennes structures est au cœur de notre système éditorial. Aujourd'hui

encore, des auteurs emblématiques de nos maisons choisissent parfois, pour la publication de l'un ou l'autre de leurs textes, quelque voie plus marginale, désignant par là leur attachement à une édition déconcentrée – et l'amitié y tient aussi parfois son rôle. Il y a là l'affirmation d'une intuition fondamentale, ainsi formulée en son temps par l'éditeur Georges Lambrichs : « *Il y a toujours dans le paysage de ce qui se publie quelque chose d'anarchique.* » Il n'empêche que cette richesse même mérite d'être organisée et promue, pour son maintien, pour sa survie. C'est à quoi nous travaillons.

Car on le sait : les effets de la concentration dans la distribution et la librairie, par l'installation de barrières de plus en plus infranchissables pour les « nouveaux entrants », entraînent nécessairement une concentration dans l'édition ; et donc, à terme, une raréfaction de l'offre au profit des plus grosses structures. C'est la grande leçon – nous en aurions préféré une autre – des modèles américains et anglais. Afin d'éviter une édition à deux vitesses entre grande diffusion et diffusion confidentielle, il est indispensable de préserver l'accès au réseau de la librairie pour les petits éditeurs ; à nous tous d'imaginer des solutions

réglementaires et professionnelles pour le garantir. Le projet d'un pôle de distribution spécifique, baptisé « Calibre », pourrait être la clé de voûte de ce dispositif.

Dans la légende de saint Christophe, si chère à Michel Tournier, c'est bien, du porteur et du porté, du géant et de l'enfant, le second qui est le rédempteur. En accompagnant les petits éditeurs dans leur démarche, en offrant parfois à certains de s'adosser à ma maison, c'est tout l'équilibre de notre profession que je soutiens, prévenant de la sorte des processus qui, à nos portes, mettent en péril la diversité éditoriale.

Ce combat est lié à celui que nous menons depuis des années pour le maintien de la librairie indépendante. Nous sommes bien sûr solidaires, n'en déplaise à ceux qui auraient aimé qu'il en fût autrement. ■

**Proposer un texte pour la page « forum » par courriel :**  
[mondedeslivres@lemonde.fr](mailto:mondedeslivres@lemonde.fr)  
**par la poste :**  
Le Monde des livres,  
80, boulevard Auguste-Blanqui,  
75707 Paris Cedex 13.

## Contributions

**Geneviève Brisac**  
Editrice (chez Gallimard, puis à l'École des loisirs) et écrivain, elle est l'auteur de nombreux romans parmi lesquels *Week-end de chasse à la mère* (prix Femina 1996, éd. de L'Olivier).

**William Marx**  
Maître de conférences en littérature générale et comparée à l'université Paris-VIII et membre de l'Institut universitaire de France, son dernier ouvrage paru est *L'Adieu à la littérature : histoire d'une dévalorisation (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)* (éd. de Minuit, 2005).

## Précisions

Suite à l'article sur le Salon du livre 2006 (« Le Monde des livres » du 24 mars), Reed Elsevier dont dépend Reed Exposition France, organisateur du Salon, nous précise que le groupe est anglo-néerlandais et pas uniquement néerlandais, comme nous l'avons écrit. Par ailleurs Reed affirme que « *les tarifs de l'édition 2006 ont connu une augmentation de seulement 1 % par rapport à 2005* ».

L'auteur de la photographie illustrant l'article consacré au dernier roman de Nicolas Fargues (« Le Monde des livres » du 24 mars) s'appelle Tina Merandon et non pas Merandou, comme nous l'avons écrit par erreur.

# Ce vigoureux français venu d'ailleurs

Yannick Gasquy-Resch

J'ai lu avec une grande perplexité, dans les colonnes de « Monde des livres » du 17 mars, l'article publié par David Homel intitulé « La littérature québécoise n'est pas un produit d'exportation ». J'ai eu l'occasion d'accueillir cet auteur au sein d'un groupe d'écrivains québécois et j'avoue ne pas très bien comprendre le sens de sa démarche et les arguments avancés pour expliquer l'apparente méconnaissance en France de cette littérature. En tant qu'universitaire, spécialiste de cette littérature et présidente de l'Association internationale des études québécoises, je souhaite revenir sur quelques points de l'article que l'on pourrait présenter, au contraire, comme des éléments positifs et constitutifs de la vitalité de la littérature québécoise

Pour David Homel « *Le Québec culturel, c'est plutôt le geste. Parfois relié à la parole chantée ou déclamée, ou non* ». La culture québécoise peut être vue comme essentiellement orale, c'est même l'une des originalités de ce pays. Le Québec est le pays de la « *voix vive* », disait le médiéviste suisse Paul Zumthor. Ce n'est pas seulement la chanson, mais tout un courant de la poésie et de la prose qui en témoigne. Il suffit de lire les poèmes de Gaston Miron dans la collection « Poésie » des éditions Gallimard pour apprécier l'oralité qui traverse cette écriture que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les textes poétiques comme ceux de Claude Beausoleil ou dans les romans et récits du grand

écrivain Michel Tremblay, publié chez Actes Sud.

Je passe sur les remarques proprement politiques qui, si je lis bien, soulignent plutôt positivement la bonne santé d'un « Québec qui a augmenté ses revendications politiques depuis quelques décennies, comme les autres provinces, avec plus de vigueur », pour tenter de comprendre les raisons avancées ensuite par David Homel, qui expliqueraient l'absence de cette littérature en France. Mais un curieux amalgame est fait entre la politique et la qualité des œuvres. Dans ce « *pays très tranquille* » qu'est le Canada, « *les écrivains québécois ne bénéficient pas de la vague postcoloniale qui a vu une popularité grandissante des auteurs issus de pays dits en voie de développement, anciennes colonies européennes* ». « *Le Québec n'aurait pas son Patrick Chamboiseau, son Tahar Ben Jelloun, son Ahmadou Kourouma* ». Outre le fait que ce n'est pas très aimable pour ces « grands noms », David Homel entend que le succès de ces écrivains tient moins aux qualités intrinsèques de leurs œuvres qu'à une sorte de repentir de la France à l'égard de ses anciennes colonies. Ce qui n'est pas le cas du Québec, mais sa littérature s'apparenterait à celle d'une culture colonisée par la grande culture française. Les auteurs québécois restent « des provinciaux », « des petits cousins d'Amérique » et leur langue d'écriture ne passerait pas auprès des lecteurs français : « *Les livres québécois arrivent avec un net accent qui serait difficile à assimiler par la machine de l'édition française.* »

D'une part, le sujet n'est pas nouveau.

David Homel reprend un vieux débat qui a commencé dès le XIX<sup>e</sup> siècle chez les écrivains canadiens français, qui percevaient le danger d'écrire dans une langue éloignée des normes du français de France. D'autre part, ces propos font preuve d'une grande méconnaissance de la littérature québécoise contemporaine : quel lecteur français se trouve désemparé devant la créativité d'auteurs tels que Marie-Claire Blais (Prix Médicis), Réjean Ducharme (dont l'œuvre est publiée chez Gallimard), Madeleine Gagnon, Anne Hébert (Prix Femina), Robert Lalonde, Gaétan Soucy, Michel Tremblay et bien d'autres qui enrichissent avec bonheur la langue française et la littérature contemporaine ?

Mais ce n'est pas seulement la langue qui poserait problème, c'est aussi l'ensemble des thèmes abordés « *qui restent intimes* ». Là encore, la remarque porte sur une période ancienne, celle des années 1960-1970, car il est inexact que l'œuvre récente de Marie-Claire Blais, nommément citée, s'en tienne à « *la famille et ses secrets, l'enfant qui peine à devenir adulte* ». La littérature du Québec depuis au moins deux décennies s'est emparée du continent. La dimension américaine, et pas simplement états-unienne, est bien présente dans de nombreuses fictions de Jacques Poulin, de Robert Lalonde, de Monique Larue, de Guillaume Vigneault comme chez de nombreux poètes contemporains.

Quant à dire qu'il s'agit d'une « *littérature féminine* » parce que « *la grande majorité des lecteurs sont des lectrices* », c'est un débat qui mériterait plus de place que ne l'autorise cet article ! J'ose croire que la plume de

David Homel est capable d'analyses plus fines et que cet auteur s'est laissé maladroitement enfermer dans un sujet qu'il connaît mal, jusqu'aux statistiques qu'il avance, et qui, sorties de leur contexte, sont erronées. Dire que, selon Statistiques Canada, 22,3 % de la population active de 16 ans et plus ne sauraient pas lire, c'est ne pas tenir compte des 5 niveaux de lecture donnés dans le rapport national, qui souligne que le premier niveau (ces 22,3 %) ne veut pas dire analphabétisme mais basse qualification d'instruction, ce qui n'est pas tout à fait pareil.

Les tournées d'auteurs soutenues par l'Association internationale des études québécoises, dont David Homel a d'ailleurs bénéficié, ont permis au cours des douze derniers mois de faire circuler dans les universités françaises, et dans quelques lieux publics, dix auteurs québécois. Ce circuit montre qu'il y a des lecteurs, qu'il y a des cours, qu'il y a des mémoires et des thèses qui sont soutenus.

Il ne faut pas tout confondre. Les problèmes du marché du livre francophone sont réels, et les éditeurs québécois comme les autres éditeurs de l'espace francophone ont peu de visibilité. D'autres circuits, encore trop peu nombreux, permettent aux écrivains de rencontrer des lecteurs, comme le fait la Librairie du Québec à Paris ou les manifestations organisées par des universitaires et des associations. ■

Professeure à l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence, chargée de cours à Paris-IV-Sorbonne, auteur notamment de *Littérature du Québec* (AUFELF/UREF).

## LETTRÉ DE ROME

# Umberto Eco chroniqueur inquiet des années Berlusconi

LES OMBRES menaçantes d'un passé qu'on croyait révolu reviennent à toute vitesse. C'est la mise en garde lancée par Umberto Eco avec son dernier livre, *A passo di gambero* (Bompiani, 350 p., 17,50 €), dont le sous-titre très explicite – « *guerres chaudes et populisme médiatique* » – révèle sans ambiguïté son intention de dénoncer les dérives et les contradictions de la société italienne. Une société qui est en train de revenir en arrière (« à reculons ») est d'ailleurs la traduction (du titre), en réhabilitant idées, hommes et comportements déjà condamnés dans le passé. Ce cri d'alarme a conquis le public de la Péninsule, en cette période de campagne électorale. Avec 120 000 exemplaires vendus, le livre est en tête des classements des ventes depuis un mois et demi.

Dans ces pages, où il a réuni des articles, notes et essais consacrés entre 2000 et 2005 à l'actualité politico-culturelle, Eco affirme qu'après la guerre froide on revient aujourd'hui aux « guerres chaudes ». De nouveaux croisements appellent au conflit de civilisations, tandis que le fondamentalisme chrétien, la polémique contre Darwin et l'antisémitisme refont surface. En Italie, « *les fascistes (ils se disent postfascistes, mais certains d'entre eux sont toujours les mêmes) sont au gouvernement* » et le fédéralisme improvisé imposé par la Ligue du Nord ramène l'Italie à l'époque « *d'avant Garibaldi* ».

L'histoire est donc en train de « *se rembobiner* », en revenant « *aux fastes confortables de la Tradition* ». Pour Eco, la seule nouveauté est malheureusement l'aventure politique de Berlusconi, avec

« *l'instauration d'une forme de gouvernement basée sur l'appel populiste à travers les médias, par une entreprise privée ayant pour but son propre intérêt* ». A ce populisme « *plus avisé et aguerri sur le plan technologique que les populismes du tiers-monde* », Eco consacre plusieurs chapitres du livre, en exprimant toute son inquiétude.

« *Les temps sont sombres, les mœurs corrompues et même le droit à la critique est désigné à la fureur du peuple. Je publie donc ces écrits au nom de cette antipathie positive que je revendique* », écrit-il sur la jaquette de ce livre très politique. Peut-être le plus politique de tous ses livres, avec lequel il a voulu contribuer à sa façon au débat en vue des élections législatives du 9 avril. Sur le site de l'association Libertà e Giustizia, il a même lancé

un appel aux électeurs pour « *sauver la démocratie* » et chasser du pouvoir « *ceux qui ont conduit le pays à la ruine* ».

L'appel a été approuvé par Claudio Magris, qui, dans un entretien publié dans *La Repubblica*, a dénoncé « *la réduction de la politique à l'exercice d'un pouvoir personnel* », les « *lois sur mesure* » et « *la corruption qui devient insensiblement dérive autoritaire* ». De nombreux autres écrivains – à commencer par Tabucchi, Fo et Camilleri – ont exprimé publiquement leur opposition à Berlusconi. Maintenant, ils attendent avec impatience les résultats des élections, pour voir si les Italiens auront entendu leur message. ■

FABIO GAMBARO

*A passo di gambero*, d'Umberto Eco, éd. Bompiani.

# Coetzee ou le pari du roman

Dans « L'Homme ralenti », le Prix Nobel de littérature part d'une non-histoire pour conduire une promenade mélancolique dans les pas d'un homme terne, devenu héros par la seule force de la passion romanesque

Quand elle est tragique, l'Histoire peut offrir aux écrivains de formidables détonateurs. Certains, sans cette brèche forcée dans le cours du temps (par une oppression, une révolution, une bataille) n'auraient peut-être pas été pris de la fièvre de représenter le monde, de le traduire en mots. Ou ne se seraient pas fait entendre – du moins peut-on l'imaginer. Mais, pour d'autres, rien de tout cela. Et même le contraire : né en Afrique du Sud en 1940, grandi sous l'apartheid, J. M. Coetzee semble

**L'HOMME RALENTI (Slow Man)**  
de J.M. Coetzee.

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Catherine Lauga du Plessis. Seuil, 270 p., 20 €.

dénoncer un régime absolument maléfaisant. Dans quelques-uns de ses livres les plus célèbres, *Michaël K., sa vie son temps, En attendant les barbares*, ou *Disgrâce* (1), le Prix Nobel 2003 a mis en évidence mieux que quiconque les vices de la ségrégation raciale.

Mais ce romancier profondément secret, qui refuse les visites et donne aussi peu de prise que possible aux commentaires personnels, a développé dans sa prose une résistance extraordinaire au sensationnel, aux échauffements collectifs et aux erreurs de parallaxe engendrées par le sentimentalisme. J. M. Coetzee, en somme, aurait pu naître, vivre, écrire et mourir disons, en Suisse ou dans n'importe quel pays doté d'une vie publique à peu près aussi remuante qu'un lac. Dans un endroit où l'art du roman, sa recherche de vérité, ne serait pas brouillée par l'agitation extérieure et les poses les plus photogéniques (bonnes ou mauvaises) de l'Histoire.

Car chacun de ses livres représente, à lui seul, un défi à la facilité : il y avait eu, pour ne prendre que les der-

niers, *Disgrâce* et sa manière glaciale de camper l'après-apartheid, en refusant toute menace d'émotion politiquement correcte ; puis *Vers l'âge d'homme* (2), une autobiographie étrangement détachée, réussissant la prouesse d'éviter toute complaisance et, presque, toute intériorité ; enfin, le très mystérieux *Elizabeth Costello* (3), forme ultime du roman, qui parvenait à captiver le lecteur en lui proposant une sorte de gigantesque conférence, apparemment plus proche de l'essai que de la fiction.

## « Menu fretin »

Cette fois, c'est au personnage que s'attaque la passion romanesque de Coetzee. Le personnage qui, comme l'Histoire, répond souvent à des critères d'évidente visibilité : n'est-il pas plus facile de parler de ce qui bouge, crie, force l'attention ? Un héros – positif ou négatif, peu importe. L'écrivain, lui, a choisi la posture inverse. Paul Rayment, son personnage principal, est (de son propre aveu) un homme « terne », du « menu fretin » pour un romancier. Ancien photographe vivant à Adélaïde (Australie), divorcé, sans enfants. Plutôt vieux jeu, habitudes de célibataire et angoisses de mort dans les mauvais jours. Unijambiste, au demeurant, à la suite d'un accident de bicyclette et amoureux de l'infirmière croate qui vient soigner son moignon, mais cela suffit-

il à lui donner l'étoffe d'un héros ? En principe, non. Avec Coetzee, certainement.

Par une de ces chimies dont il a le secret, l'écrivain parvient à transformer cette non-histoire en un parcours mélancolique, ironique et vibrant, où les mots pèsent d'un poids particulier. Car telle est la force de son écriture, capable de fabriquer du roman avec le plus fade, le plus insignifiant des réels. L'Histoire, ici, ne fait intrusion que par une porte dérobée, sous la forme de quelques interrogations sans suite concernant le passé de Marijana, l'infirmière croate. Aucune importance : l'histoire, la petite – entendez l'aptitude du romancier à porter sur les choses un regard singulier –, se charge d'introduire de la profondeur (et jusqu'au vertige) dans ce quotidien banal. A partir d'un mauvais coup de réel (l'accident de vélo), Coetzee jette des ponts entre différents univers : celui où l'on part « en vol plané » par-



MICHELLE PELLETIER/CORBIS

dessus le guidon de sa bicyclette et celui du rêve, de l'imaginaire et même d'une forme d'au-delà. Comme si, le temps du « vol plané », lecteurs et personnages basculaient dans une autre dimension.

Tout commence avec l'apparition d'Elizabeth Costello dans la vie de Paul Rayment. Mais oui, Elizabeth Costello en personne : écrivain respecté, septuagénaire intelligente et un rien moralisatrice, dont Coetzee avait fait son héroïne dans le roman du même nom. Seulement M<sup>me</sup> Costello a décidé de ne plus être seulement un personnage : elle est aussi créateur, et le sort lui a envoyé Paul Rayment comme personnage. Le mauvais sort, précisons-le, car outre que Rayment n'a rien d'affriolant, il est aussi d'assez mauvaise composition et n'a nulle envie d'être le « pantin » de quiconque.

A partir de cette trame improbable et caustique, Coetzee pose la question de la création : qui est le personnage de qui ? Comment naît une histoire ? L'écrivain est-il d'une autre espèce, comme Elizabeth Costello à

qui Paul lance : « Vous êtes une étrangère parmi nous » ? Et de quel droit les romanciers prêtent-ils des sentiments à d'autres qu'à eux-mêmes ? « Comment est-ce que je peux être M. Rayment si je peux pas [sic] être en dedans de lui ? », demande Drago, le fils de Marijana. Loin de tomber dans le méta-roman, *L'Homme ralenti* réussit à être un roman véritable, habité par des individus auxquels l'auteur donne une existence et une consistance remarquables, notamment par sa manière double de les considérer : du dehors, d'une manière apparemment indifférente, et en même temps de l'intérieur, dans leurs tracas les plus intimes. Surtout, la question de la création littéraire renvoie à une autre, dans ce livre où il est beaucoup question de naissance, de mort et de transcendance : Dieu joue-t-il avec nous comme le romancier avec ses créatures ? ■

RAPHAËLLE RÉROLLE

(1) Seuil, 1985, 1987 et 2001.  
(2) Seuil, 2003.  
(3) Seuil, 2004.

## Extrait

« Elizabeth Costello : cela lui revient maintenant, il sait qui elle est. Il a essayé une fois de lire un de ses livres, un roman, mais il a abandonné, le livre lui est tombé des mains. De temps en temps, il voit un article d'elle dans la presse, sur l'écologie ou les droits des animaux, qu'il ne lit pas parce que ces sujets ne l'intéressent

pas. Dans le temps (il fouille maintenant dans sa mémoire), elle a fait parler d'elle pour quelque chose, mais cela semble s'être calmé, ou ce n'était peut-être encore une fois que du battage médiatique. Les cheveux gris, le teint gris aussi, avec, comme elle dit, le cœur malade. Respiration rapide. Et

elle est là, en train de lui faire la leçon, de lui dire comment mener sa vie ! « Et qu'est-ce que vous voudriez que je me trouve ? dit-il. Quelle histoire me rendrait digne de votre attention ? – Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Inventez quelque chose. » Elle est idiote, cette femme ! Il devrait la mettre à la porte. »

## Déambulations à l'ombre des pères

Gerard Berreby, qui publie seulement les livres qu'il aime vraiment lire, fait régulièrement d'excellentes découvertes. La dernière en date s'appelle Hélène Ling, elle est née en 1973, et son premier roman, *Lieux-dits*, est d'une étonnante maîtrise. Elle fait alterner, en de brefs paragraphes, le « je » de la narratrice et un « elle » qui la décrit. Elle entremêle une déambulation dans Paris, avec touristes, sur fond de Journées du patrimoine, et une histoire de famille doublée d'une réflexion sur l'art et sur la filiation – jamais pesante, tout en nuances et suggestions.

L'héroïne, Léna Tarr, vit à Berlin et ne revient à Paris – croit-elle – que pour l'enterrement de son père inconnu, Georges Esteban, qui ne l'a jamais reconnue et l'a tardivement couchée sur son testament. Elle marche dans la ville, mais « la combinaison des lieux était redevenue inédite – elle ne s'y retrouvait plus ».

Paris, surtout en ces Journées du patrimoine, est comme un immense lieu de mémoire, un gigantesque jeu de l'oie pour touristes avides d'anecdotes : voir, au pas de course, les maisons où vécut Proust, Gertrude Stein, Hemingway et quelques autres, avant d'arpenter les cimetières pleins de célébrités, Montparnasse et le Père-Lachaise – où va reposer le père de Léna.

Entre les visites à la famille officielle du père – dont on a, ici et là, les échos – et la cérémonie au Père-Lachaise, Léna se lie avec un groupe de jeunes Coréens, qu'elle accompagne dans leur parcours du combattant culturel, avec, parfois, « une sensation de dérive vers les égouts de

l'histoire ». Elle est perplexe, ils sont enthousiastes, mais elle les suit. Jusqu'à une représentation de *Sainte Jeanne des Abattoirs*, de Brecht, à l'Odéon. Arrivée en retard, elle doit attendre l'entracte et observe deux clochards installés aux abords du théâtre... comme si une pièce de Beckett – avec ses dialogues – était sortie dans la rue...

On comprend petit à petit que les interrogations de Léna sur la marchandisation de l'art, sur ce que l'époque contemporaine nomme culture, ne sont pas sans rapport avec son père, galeriste, qui passa sa vie à jouer avec la valeur marchande des œuvres d'art. C'est à l'ombre de ce père ignoré qu'elle revisite

**PARTI PRIS**  
**JOSYANE SAVIGNEAU**

Paris. Quelle part a-t-il, cet absent absolu, dans le constat de Léna – la ville « insidieusement » s'est « refermée sur elle » et elle veut y rester ? Le mystère demeure.

Le troisième roman de Denis Labayle, *Tante Gina*, est un récit plus traditionnel, mais qui se fait aussi à l'ombre du père. Un père encore présent, vieillissant, et qui a été pour son fils un adversaire, puis un absent – un seul coup de téléphone en vingt-cinq ans. Le père, de droite, et le fils, de gauche, ont déguisé leur rupture en désaccord politique, pour simplifier.

Le père, Pierre Feracci, a passé son enfance à Sfax en Tunisie, où ses parents, italiens, avaient émigré. Il est devenu un

grand chirurgien français et a tout fait pour effacer et oublier ses origines. Il accepte pourtant de retourner à Sfax, avec son fils, pour revoir sa sœur, Gina.

Malencontreusement, le départ a été fixé au 22 avril 2002, lendemain du séisme politique qui a vu le candidat d'extrême droite devancer celui de gauche au premier tour de l'élection présidentielle française. Cela ne facilite pas la conversation pendant le voyage.

Comme dans son premier roman (1), Denis Labayle joue, avec sobriété, à la fois sur le thème des retrouvailles – entre le père et le fils, le frère et la sœur, un homme et sa ville natale – et sur celui du secret. Un secret de famille, dont le père lui-même ne sait qu'une partie.

Au centre de tout cela, un très beau personnage de femme, cette tante Gina, féministe avant la lettre, qui a payé cher son désir de liberté. Elle est toute la mémoire de la famille, elle est à la fois l'Italie et la Tunisie, celle qui prépare à son frère les nourritures de l'enfance, les plats de pâtes que faisait leur mère, celle qui révèle au fils sa généalogie, les blessures d'une famille prise dans les tourments du XX<sup>e</sup> siècle. Et qui lui fait aimer ce Sud renié par son père. ■

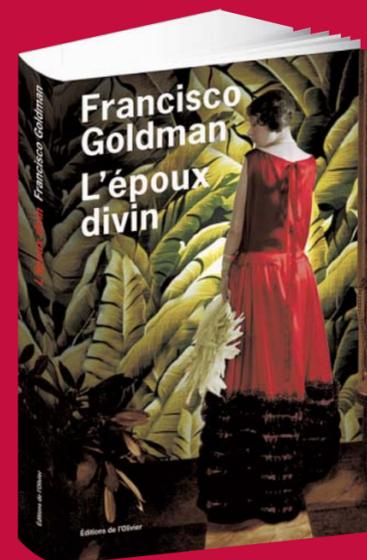
**LIEUX-DITS**  
d'Hélène Ling.  
Ed. Allia, 176 p., 6,10 €.

**TANTE GINA**  
de Denis Labayle.  
Julliard, 220 p., 18 €.

(1) Cruelles retrouvailles, Julliard, 2002.

« L'une des voix les plus singulières et les plus envoûtantes de la littérature contemporaine. »

Alvaro Mutis



Éditions de l'Olivier

ZOOM



**VILLA CHAGRIN**, de Marie Cosnay. La Villa Chagrin, à Bayonne, fait l'angle des boulevards Alsace-Lorraine

et Jean-Jaurès. En 1938, on y enfermait ceux qui tentaient de rejoindre l'Espagne ou ceux qui la quittaient. Sujet hollandais, revenu depuis peu de Majorque après la mort de sa femme Lily, Bram van Velde est arrêté lors d'une promenade dans les environs, avec sa compagne Marthe Arnaud-Kuntz : faute de papiers d'identité, il est emprisonné quatre semaines à la Villa Chagrin où il réalise une série de dessins – le *Carnet de Bayonne*. C'est en ce lieu précis, à mi-chemin entre l'Adour et la maison où vit la narratrice, que se croisent deux histoires : celle où, douloureusement, elle perd de vue l'homme qu'elle aime, et celle qui unit Bram à l'énergique Marthe, qui en 1959, devenue presque aveugle, mourra renversée par une voiture. Le tissage subtil des notations brèves, la densité poétique de l'écriture mêlent magnifiquement le récit et l'hommage au peintre qui écrivait à Beckett : « *Mon travail c'est un saut, un salto vers la vie, vers l'énergie qui fait vivre.* » M. Pn. Verdier, 80 p., 11 €.

ROOMS,

d'Olivier Rolin & Cie. Dans *Suite à l'hôtel Crystal* (Points n° P1430), Olivier Rolin imaginait une série d'histoires survenues dans des chambres d'hôtel, « minutieusement (et même maniaquement) décrites ». *Jorge Semprun allait bientôt lui suggérer une suite... qu'inventeraient ses amis. La voici donc.* Emmanuel Carrère, Bernard Comment, François Bon, Jean Echenoz, Linda Lê transportent le lecteur de Paris à Montevideo, de Montpellier à Sarajevo en passant par Tokyo. Au final, vingt-huit chambres, forcément uniques et incomparables. Et c'est ainsi que Rooms, comme le souligne si justement Olivier Rolin, « n'est évidemment pas le manifeste d'une école, juste un jeu entre des auteurs (romanciers, mais pas seulement) que lie un peu plus que de l'estime ». E. G. Seuil, « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 224 p., 19 €.

Le romancier et cinéaste Mehdi Charef revient sur sa jeunesse algérienne, entre horreurs et tendresse

# Une enfance en guerre

Après avoir évoqué tant dans ses livres que dans ses films son adolescence en banlieue parisienne, notamment avec *Le Thé au harem d'Archimède* (1), mais aussi des destins aux marges de la société (*Mona Lisa*, *Camomille...*), Mehdi Charef semble, depuis *La Fille de Keltoum* (2001) et *1962, le dernier voyage*, sa première pièce montée en 2005, avoir entamé un lent mais nécessaire retour sur lui et son enfance algérienne.

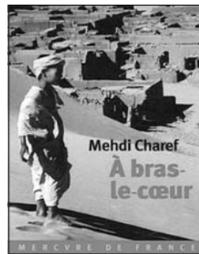
Une enfance en guerre – il est né en 1952 – marquée par la peur, la misère, la perte, l'absence d'un père. Une enfance solitaire et rêveuse dans le reg et les ruelles de la médina de Marnia, peuplées d'hommes et de femmes dans la chaleur et la douceur desquelles Mehdi Charef s'est ouvert à la vie. Une enfance bafouée, déchirée par l'exil, et que longtemps le romancier et cinéaste aura gardée en lui. Par pudeur, par crainte aussi de réveiller de vieux fantômes, de vieilles blessures.

« Très jeune, j'ai appris à tout garder en moi, peines et colères », écrit-il avant d'ajouter : « *Me reviennent en mémoire des mots que je tente aussitôt d'oublier pour ne pas avoir à les rapporter tant ils ont provoqué en moi un sentiment de vexation profonde. Pourtant il m'est impossible de les chasser de mon esprit. (...) La marque laissée dans ma tête, elle, ne disparaît*

tra qu'une fois les mots couchés sur une feuille de papier. Il faut que j'écrive ces mots noir sur blanc, et que je puisse les relire inlassablement, pour qu'ils deviennent anodins et que je n'en aie plus peur. » Ainsi a-t-il laissé venir à lui les mots et les images qui le hantaient mais aussi ses souvenirs lumineux, tendres et drolatiques parfois, pour mieux les prendre *A bras-le-cœur*. Et les étreindre dans une geste romanesque où l'humour, la vivacité du ton, la sensualité le disputent à la colère, la rage, la violence et la douleur.

Douleur de la perte d'abord, lorsque, à 4 ans, le petit Mehdi voit dans le regard de son père tout le désespoir d'un homme qui vient de découvrir au fond du puits sa petite fille morte. Douleur de l'absence et du manque, lorsque, après avoir quitté le hameau paternel pour Marnia (département d'Oran), son père part travailler en France. Cette absence sera doublement cruelle pour le petit garçon, ostracisé par ses camarades de classe qui le soupçonnent d'être un « *fil de fellagha* ». Aussi lorsque son frère prend le chemin de l'école buissonnière, Mehdi

lui emboîte le pas. Avec son aîné – qui lui offre sa première place de cinéma –, il apprend à chasser les oiseaux nocturnes, à débusquer les lièvres, à chaparder des fruits dans les plantations des colons... A améliorer leur maigre ordinaire ; à oublier lors de ses vagabondages dans le reg, la faim, la soif et surtout la guerre, avec sa cohorte d'exactions, d'attentats, d'exécutions sommaires... A cet égard, il faut lire l'émouvant hommage que Charef rend à sa tante, égoragée par des soldats français pour avoir caché et nourri des fellaghas.



**A BRAS-LE-CŒUR** de Mehdi Charef.

Mercure de France, 188 p., 14,80 €.

De jour, ce sont les convois militaires que le petit garçon doit éviter. De nuit, quand « *la guerre court sur les toits* », c'est la peur qu'il lui faut repousser. Aidé en cela par sa mère, qui, chaque soir ou presque, raconte une histoire à ses enfants pour couvrir le bruit de jeeps, des portes défoncées, les cris, les tirs, les youyous vengeurs...

Après des mois meurtriers et sanglants, la délivrance arrive enfin, le 5 juillet 1962. « *C'est venu brusquement. Brutalement. Sauvagement. (...) Des drameux algériens flottent sur les toits.* (...) Je

*cours partout, c'est une immense fête, un immense chant, une immense joie (...).* » Alors que les derniers Français prennent la route de l'exode, le petit vendeur de journaux (dont la clientèle nous vaut quelques portraits savoureux) reprend le chemin de l'école, où l'attend une séduisante institutrice arabe. A travers elle, mais aussi Naïla, sa jeune voisine qui l'initie au plaisir, Hanna, sa grand-mère maternelle, au beau visage ridé, ou encore sa mère, pleine de dignité et d'abnégation, ce sont toutes les femmes qui ont illuminé son enfance que Mehdi Charef convoque et dépeint avec tendresse. Des femmes qui lui ont servi de rempart contre ses fantômes. Et aussi, de puissant réconfort, quand il découvrira, à l'heure de l'arrachement à l'enfance, la misère, l'exclusion et la détresse des immigrés parqués comme lui dans les bidonvilles de Nanterre.

Au fil des souvenirs, des silences, des mots de rage, de douleur, des mots d'humour et d'amour, Mehdi Charef livre avec *A Bras-le-cœur*, non seulement un très beau récit d'enfance, mais aussi et surtout un magnifique et vibrant hommage aux siens. ■

CHRISTINE ROUSSEAU

(1) Réalisé en 1984, ce film, prix Jean Vigo, a été tiré du *Thé au Harem* d'Archi Ahmed (Gallimard, « Folio », n° 1958).

L'art poétique de Philippe S. Hadengue, maître du rythme et de la tension

## La belle et le joueur

LAMES

de Philippe S. Hadengue.

Ed. Maren Sell, 288 p., 18 €.

Comme en musique, on entend d'abord l'exposition du thème. Et de fait, on relit ces premières pages, on les écoute à nouveau pour bien en retenir toutes les modulations. Au travers d'une vitre qu'il désembue, Mathieu observe une femme qui vient vers lui, « *silhouette emmitoufflée dans un long manteau sombre* », marchant, la nuit, dans la neige « *éclairée par les lumières du casino* ». Puis la scène s'élargit : la vallée, les forêts d'épicéas, la station thermale sont nommés. Enfin, cette scène, qui forme le portail du livre, entre dans l'oubli pour faire place à l'intensité

de la rencontre, et l'écrivain se fait rhapsode : « *Mais qui garde en mémoire le temps qu'il fit dans la vallée cette nuit d'hiver au bord du petit lac ? Personne, pas même le jeune homme bien mis qui d'une fenêtre du casino vint guetter l'origine de l'intrigant silence.* »

Philippe Hadengue, depuis son premier roman, *Petite chronique des gens de la nuit dans un port de l'Atlantique nord* (Maren Sell, 1988), couronné par plusieurs prix, a habitué ses lecteurs à ce type particulier de narration qui, par son rythme, insufflé à l'intrigue une grandeur et une profondeur épiques. On songe bien sûr à Joseph Conrad – et *La Loi du cachalot* (1993, Calmann-Lévy), roman de port et de mer comme *Petite chronique*, confirme cette référence – ou à Jean Giono. Mais Hadengue a un souf-

fle qui n'appartient qu'à lui. La tension ne se relâche jamais. La langue ne cherche pas à mimer l'émotion mais à en porter toutes les vibrations. A devenir elle-même émotion.

Au milieu du livre, cette manière d'art poétique : « *Les langues possèdent une vie parfaitement inconnue, plus secrète que celle du fond des océans. Elles échappent à tous, même à ceux qui les parlent, les chantent, les écrivent. Prononcés ou imprimés, les mots portent les empreintes de cette vie, sont les masques de ces visages qui errent invisibles et parmi nous.* »

*Lames* se développe sur deux plans : celui de la rencontre de Mathieu, joueur, et peut-être tricheur, avec cette jeune femme à la beauté stupéfiante, « *grécoromaine* », engagée d'abord par le casino pour le percer à jour ; celui des rap-

ports de Mathieu avec un père, lui-même joueur, suicidé, qui l'ont conduit à fréquenter les casinos. La question de la filiation était déjà présente dans un précédent roman, *La Cabane aux écrivains* (éd. Maren Sell, 1989). Pourquoi ce titre ? Le mot « *lames* » revient étrangement, comme une scansion, dans les instants d'affrontement, de vive tension.

Philippe Hadengue sait narrer avec un art puissant ces instants ; et d'une certaine façon le livre ne se distrait jamais d'eux. Chacun des chapitres constitue comme un chant. Des thèmes et des figures récurrentes l'alimentent : le blanc, la craie, le Crétin... A la fin demeure une question : « *Que sait-on de ce qui respire, de ce qui bouge et se tait, de ce qui brille ?* » ■

PATRICK KÉCHICHIAN

## « Les Ronces », chronique nostalgique d'Antoine Piazza Un monde à l'agonie

LES RONCES  
d'Antoine Piazza.

Ed. du Rouergue, « La Brune », 192 p., 15 €.

On avait découvert Antoine Piazza avec *Roman fleuve*, à l'automne 1999. *Mougaburu* (1) confirmait deux ans plus tard le talent singulier de cet auteur discret, en marge des modes et des coteries littéraires. Avec *Les Ronces*, Piazza surprend encore, livrant ses carnets d'insulté arrivés presque par hasard dans un village du Haut-Languedoc, missionnaire ultime de l'école républicaine dans un bourg vidé de sa jeunesse. Sept ans de classe unique et d'une croisade

politique du maire pour conserver l'école.

S'il retrouve, au fil de l'évocation, les accents du résumé de géographie (« *L'Aveyron est moins un département qu'un continent : quarante kilomètres suffiraient pour y entrer, par le sud, avant d'en sortir, par le nord, après deux cents kilomètres dans un paysage successivement torride et froid, jalonné de bois, de dolines et de pâturages* »), Piazza salue avec moins d'orthodoxie le patois local (« *la seule langue qui savait dire la vie savante sous les fougères et la noirceur des truffes* »), comme ces terribles histoires dont la chronique poétise l'effroi, telle celle de ce brigand espagnol qui s'était enfui « *avec la faim des autres sur son dos.* »

Il y a certes du sociologue dans cette évocation des chasses, des joutes municipales et des fêtes communales, comme dans la peinture des contrastes entre notables et hippies. Mais le romancier s'immerse dans cette chronique d'un monde à l'agonie ; sur une terre où le maire offre aux vétérans des guerres passées des tournées de « *pastis à peine mouillés qui entraînent comme une baïonnette dans le corps des anciens combattants* ». La dureté du lieu éclaire celle

des hommes : « *Les hivers sur ces promontoires étaient plus violents que des rapt.* » Et il reste la trêve des lotos au Bar des amis, chez Achille, bière, vins et marrons, où les femmes retrouvent, le temps d'un tour de piste de danse, leur rire « *d'avant l'avènement des maris et des corvées* ». Ces femmes qui votent désormais, mais à la hâte, bonnes élèves qui cherchent la transparence dans l'univers politique qu'elles abandonnent aux hommes : « *Elles sortaient de l'isolement, rapides et furtives comme une récitation s'échappant de la bouche d'un élève.* » De ce pays où les gens ne vieillissent pas mais se muent « *en pierres, tout doucement* », Piazza lit la comédie humaine avec une lucidité critique qui n'étouffe jamais sa compassion pour ceux qui ont opté pour le bruit contemporain : « *Je vivais comme un roi car j'avais vaincu le temps qu'eux-mêmes tentaient de détruire avec le tumulte de leur voiture éreintée, avec les courses répétées de ville en ville, ce temps qui avait vaincu leur père avant eux, mon père et tant d'autres.* » Un texte rare. ■

PH.-J. C.

(1) Les deux ouvrages sont également publiés au Rouergue.

## Un homme au paradis, entre volupté et illusions poignantes Pancrazi, l'ivresse caraïbe

LES DOLLARS DES SABLES  
de Jean-Noël Pancrazi.

Gallimard, 170 p., 15 €.

Pour la douceur de vivre, le soir surtout, assis sous les arbres au bout d'une plage, il donnerait tout. Pour la mer qui miroite au bout d'un tunnel de palmes, le scintillement lointain des lumières de Cuba, le maëlström des motos, les toits de palmes chaudes, les bouteilles alourdies de glaçons, les chansons de Frank Reyes ou d'Anthony Santos, le dancing où l'on se laisse capturer par l'ivresse et les barques en bois qui oscillent le long du rivage, promesses d'évasions loin du rio, il était prêt à s'échapper de Paris, revenir humer les effluves de sel et d'herbes qui lui garantissaient un retour sur la piste de son eldorado. Ce que dépeint Jean-Noël Pancrazi, avec ce mélange d'euphorie voluptueuse et d'illusions poignantes qui fait l'un des charmes de sa prose, c'est le séjour d'un homme au paradis, quelque part en République dominicaine, auprès d'un jeune métis enchanteur.

Quand Pancrazi commence une phrase, c'est à une ivresse qu'il nous invite, à un défi qu'il s'attaque : surfer à la crête des

sensations volatiles et des bonheurs évanouis, évoquer à l'imparfait l'extase des désirs agrippés et le désenchantement face aux plaisirs qui se fanent, l'éblouissement troqué contre un chagrin amer. Là, dans le monde impitoyable où l'argent mine l'innocence, le rituel de l'amour passe par l'échange de pesos et la dévotion reste sous la menace de rester sans lendemain.

L'attente et l'éphémère

*Les Dollars des sables* sont un roman sur l'attente et l'éphémère. Attente perpétuelle, toutes lumières éteintes, de ce colosse à peau noire qui, dans des chambres à odeurs de café, de cuivre et de carreaux moites, prodigue des jouissances « *à en pleurer, à ne plus respirer, à en être asphyxié* ». Attente du bonheur qui vous fait oublier la hantise de l'âge, attente du saccage qui vous fera vous résigner à accepter qu'il y aura une « *dernière fois* », que l'on vient rôder « *au soleil avant de mourir* ». Ephémère des complications qui font oublier la transaction financière, qui réinventent un rapport de père à fils, qui n'effacent pas la jalousie, la rivalité avec ces autres touristes, ces femmes assoiffées de mulâtres.

Le silence de la communion ne dure que quelques secondes, l'espoir se dissipe que cette chambre illuminée ne demeure qu'un souvenir, la fatalité que cette relation ne se lie d'aucune promesse attise « *l'obsession des dates, du temps compté, l'oubli de l'avenir* ». Repères en chaos : l'argent « *ruine ce qui ressemblait à l'amour* », l'effusion ressuscite l'enfance, les Aurès, cette part d'Algérie que Pancrazi a gardée intacte, la plage de Bône « *où brillaient encore entre les dunes les feux de la Pentecôte* ». Ce superbe texte tisse encore une bouleversante mélodie sur les êtres qui, au long d'une vie, vous laissent à leur merci, père, mère, amis, amants. ■

JEAN-LUC DOUIN

chapitre.com  
LIBRAIRIE SUR INTERNET  
vous cherchez un livre épuisé ?  
15 millions de livres  
tél : 0892 35 01 00  
Internet : www.chapitre.com  
Sur place : Le Tour du Monde  
29 rue de Condé - Paris 6<sup>e</sup>  
(RER B Luxembourg)

**DONALD WESTLAKE**  
à l'occasion de la sortie de son roman  
**Les sentiers du désastre**  
(Ed. Rivages)  
sera à  
**LA LIBRAIRIE DE PARIS**  
le mardi 4 avril à 18h.  
9/11, place de Clichy, Paris 17<sup>e</sup>  
Tél. 01 45 22 47 81

Deux romans d'un maître de la narration, éternel avocat des petites gens : Jean Amila-Meckert (1910-1995)

# Pour l'honneur des humbles

**JUSQU'À PLUS SOIF**  
de Jean Amila.

Gallimard, « Folio policier »,  
272 p., 4,90 €.

**L'HOMME AU MARTEAU**  
de Jean Meckert.

éd. Joëlle Losfeld, « Arcanes »,  
300 p., 10,50 €.

Pour de la pomme, il y en a. Il n'y a même que cela à Nomville, petit village de l'Orne aux environs de Domfront, dont la principale activité est la distillation clandestine de calva. On le produit, on le consomme, on l'exporte, massivement. Lorsque Marie-Anne, une jeune institutrice, débarque à Nomville-sur-Goutte pour prendre en charge la destinée des élèves de l'école privée, elle va de surprise en surprise. Que le vieux curé qui vient l'accueillir à la gare soit complètement imbibé, passe encore. Mais la vieille pimbèche qui dirige l'école, Mademoiselle Dhozier, ne jure elle aussi que par la goutte. Quant aux jeunes élèves de l'école primaire, elles ne sauraient venir en classe sans leur litron. Dans sa croisade, Marie-Anne est d'autant plus isolée qu'elle a sur place un cousin qui travaille dans la répression des fraudes : elle fait donc d'emblée figure d'ennemie aux yeux de toute la population.

Le roman de Jean Amila est un curieux mélange entre *Les Tontons flingueurs* et *Roméo et Juliette*, sur fond de bocage normand. D'un côté, des arna-

queurs pas franchement antipathiques qui entendent tirer parti jusqu'à plus soif des ressources locales. De l'autre, une histoire d'amour impossible entre une girl-scout antialcoolique et Pierrot, un jeune gars du coin, fraudeur-né comme tous ses compatriotes.

Au départ, les petites magouilles des bouilleurs de cru ne semblent pas vraiment tirer à conséquence et ne dépassent pas le cadre classique de la fraude fiscale. Le problème avec l'alcool clandestin, c'est qu'on a beau le consommer en grandes quantités, il reste toujours des excédents qu'il faut écouler là où il y a de la demande, en région parisienne, où il sert de base à la fabrication de toutes sortes de boissons. La question du transport est une affaire de professionnels. Pour n'avoir pas compris cela, le jeune Pierrot va se retrouver embarqué dans une sacrée galère.

## Bonheur familial étriqué

Il est tentant de comparer les livres de Jean Amila et ceux de Jean Meckert puisqu'il s'agit du même auteur. Jean Meckert, né à Paris en 1910, a connu d'emblée le succès, en 1940, avec son premier roman, *Les Coups*. Dans son journal, le 3 avril 1942, André Gide note même « Les Fleurs de Tarbes pourraient ou devraient servir de préface à l'étonnant livre de Jean Meckert ».

Curieux rapprochement entre Jean Paulhan et Jean Meckert, qui semblent incarner deux usages assez opposés de la littérature. C'est peut-être ce choc des contraires que prône André Gide. Dans les années 1950 Marcel Duhamel, direc-



Paris, métro aérien. JK/MAGNUM PHOTOS

teur de la « Série noire », encourage Meckert à écrire des romans policiers. Celui-ci choisit le pseudonyme de John Amila (abréviation d'Ami l'anar), plus tard francisé en Jean Amila. La réalité est peut-être un peu plus complexe, car en 1940, l'année où il publie *Les Coups*, Meckert, sous son vrai nom, publie également un roman policier, la première enquête de l'inspecteur Lentraille, que la revue mensuelle *Shanghai Express* a entrepris de republier en feuilleton.

Dans son *Histoire de la littérature française*, Jacques Brenner, qui place Meckert sur le même pied que Marc Bernard, Henri Calet ou Louis Guilloux, souligne que l'un de ses romans, *Je suis un meurtrier*, réédité en 2005 par Joëlle Losfeld, qui a entrepris de republier l'œuvre

de Meckert, « peut se lire comme une *Série noire* ». Est-ce également le cas de *L'Homme au marteau* ?

C'est l'histoire d'un petit fonctionnaire coincé dans une activité professionnelle sans envergure et un bonheur familial étriqué qui, en attendant la retraite, dans trente ans, n'a comme part de rêve que le Tour de France. « On écoutait à la radio les commentaires du Tour de France. Ça comblait les vides. L'étape du lendemain serait longue et pénible. Le reporter devenait lyrique : il disait que la pâle défaillance guetterait les coureurs ; que L'Homme au marteau les attendrait derrière chaque rocher. Ça devenait passionnant. » On croirait que Meckert invente avant la lettre l'expression « Métro, boulot, dodo ». Ses évocations du métro

sont tellement saisissantes qu'on croit sentir cette odeur si particulière, mélange de salpêtre et de limaille de fer, caractéristique du métro d'autrefois.

Dans un sursaut de dignité, le pauvre Augustin Marcadet va se révolter, dans l'incompréhension générale, contre la veulerie, la bassesse quotidienne qui vous font ramper devant des petits chefs imbéciles. Meckert parvient à donner aux drames les plus mesquins l'allure d'une tragédie antique. Au fond, ses personnages sont toujours les mêmes, des petites gens qui essaient de sortir de leur condition. Mais si *Jusqu'à plus soif*, malgré son intrigue policière, se termine sur une note d'espoir, *L'Homme au marteau* est d'une noirceur absolue. ■

GÉRARD MEUDAL

## Parution des premiers titres d'une nouvelle série : « Points Fantasy » Châteaux et dragons

**FENDRAGON**  
de Barbara Hambly.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Michel Demuth,  
« Points Fantasy »,  
362 p., 6,50 €.

Soucieuse de ne pas rester à l'écart de l'engouement suscité par la fantasy, la directrice de la collection « Points », Emmanuelle Vial, vient d'ajouter une nouvelle série à son catalogue : « Points Fantasy ». Mais Le Seuil est l'une des rares maisons d'édition françaises importantes qui ait toujours tenu les littératures de l'imaginaire à distance. Aussi a-t-elle été obligée de faire son marché dans d'autres maisons, aidée en cela par un conseiller littéraire, lui-même auteur de fantasy (mais pas seulement) : Fabrice Colin.

Une première vague de huit titres permet sans aucun doute d'appréhender la politique éditoriale de cette collection fort joliment présentée, avec des illustrations de couverture signées Guillaume Sorel, Benjamin Carré ou Nicolas Ferrand. On peut sans hésiter la qualifier d'éclectique. Fabrice Colin recommande au lecteur novice d'effectuer le baptême du genre avec le premier tome de *La Malerune* de Pierre Grimbert, dont il affirme qu'il est « accessible au plus grand nombre et représentatif du genre ». On ne peut qu'acquiescer : l'auteur est un conteur habile qui emporte l'adhésion par la grâce de ses personnages et l'alacrité du récit. Mais la collection, qui héberge d'autres romans de fantasy épique comme *Le Voyage d'Hawkwood*, de Paul Kearney ou *Le Château du roi dragon*, de Stephen Lawhead, fait égale-

ment preuve d'ambition en accueillant des textes comme *L'Abîme*, de John Crowley ou même un roman dont l'appartenance au genre peut se discuter, même si le personnage principal est un troll : *Les Brigands de la forêt de Skule*, de Kerstin Ekman.

## Touche d'humour

Quoi qu'il en soit, cette première livraison comprend un chef-d'œuvre qui, comme les grands crus, ne cesse de se bonifier avec l'âge. Il s'agit d'un roman de Barbara Hambly, *Fendragon*. Certes, il relève de la fantasy épique médiévale, mais il démontre qu'il n'est nul besoin de plagier Tolkien pour faire œuvre marquante.

A cette histoire d'un « tueur de dragon » appelé à l'aide par son roi et de sa compagne Jenny, une jeune sorcière qui ne

connait pas l'étendue de ses pouvoirs, Barbara Hambly a donné tout d'abord une tonalité picaresque, une touche d'humour extraordinairement savoureuse. Elle a subverti les clichés – son tueur de dragon arbore des lunettes et ne porte pas beau, mais il sait magistralement jouer au « plouc ».

Et si ses héros affrontent une incarnation maléfique, ce n'est pas celle qui leur était désignée au départ. L'auteur effectue ensuite un beau travail sur le personnage mythologique du dragon qui amène son héroïne à un choix cornélien, au chagrin : « le chagrin des routes qu'elle ne prendrait pas, des portes qui ne s'ouvriraient jamais, des chants qui ne résonneraient plus ». La magie, c'est Barbara Hambly qui en est détentrice. Au grand bénéfice du lecteur. ■

JACQUES BAUDOU

## Redécouvert dans les années 1960-1970, le roman-phare de l'Américaine Kate Chopin Naissance d'une femme

**L'ÉVEIL**  
(*The Awakening*)  
de Kate Chopin.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)  
par Michelle Herpe-Voslinsky.  
Ed. Liana Levi, « Piccolo »,  
224 p., 9 €.

Louisiane, fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre baignades et soirées musicales, la bonne société de La Nouvelle-Orléans jouit de la douceur estivale du golfe de Grande-Isle. La belle Edna Pontellier, presbytérienne du Kentucky, mariée à un homme d'affaires et mère de deux petits garçons, trompe sa réserve naturelle au contact des familles créoles – « De très bonne heure elle avait

appréhendé instinctivement la dualité de la vie : la vie extérieure où l'on s'adapte, la vie intérieure où l'on s'interroge. »

Au cours de l'été de ses 28 ans, plusieurs événements vont la révéler à elle-même, la libérer peu à peu de l'oppression, des carcans conventionnels. Des émois de l'amour interdit à son affranchissement radical, Edna découvre qu'elle n'est pas « une mère avant tout », ni l'artiste qu'elle pensait s'autoriser à devenir, encore moins la femme passive et soumise aux convenances que son brave mari côtoyait jusqu'alors : « Il ne voyait pas qu'elle devenait elle-même, et que chaque jour elle rejetait davantage cette personnalité factice dont nous

nous affublons comme d'un vêtement pour paraître aux yeux du monde. »

Pétrie de sensualité et d'une grande puissance évocatrice, l'œuvre-phare de l'Américaine Kate Chopin a été exhumée à la faveur de l'effervescence des mouvements féministes des années 1960-1970, de la même façon qu'ont été alors simultanément « redécouvertes » Harriet Beecher Stowe, Willa Carter ou encore Edith Wharton. Depuis plus de deux décennies, *L'Éveil* a intégré le corpus classique de la littérature d'outre-Atlantique, étudié et commenté à travers tous les Etats-Unis. Pourtant, lors de sa parution, en 1899, ce court roman qui défiait les critè-

res des bonnes mœurs de l'époque déchaîna la violence des critiques et une hostilité générale. La virulence des condamnations porta un coup fatal à l'écrivain (traductrice de Maupassant, auteur notamment de trois romans, d'une centaine de nouvelles), qui n'écrivit plus que quelques contes pour enfants jusqu'à sa mort, en 1904, à 54 ans.

Cette fine peinture de « l'éveil de la conscience d'une âme orgueilleusement solitaire et exigeante » a été souvent comparée au *Madame Bovary* de Flaubert. On y verrait plutôt les prémices de l'œuvre révolutionnaire de Virginia Woolf, revendicatrice d'*Une chambre à soi*. ■

VALÉRIE CADET

« Alain Touraine, esprit savant et sans cesse à l'affût, annonce l'avènement d'un monde inédit, où il reviendrait aux femmes d'assumer le grand retour du "sujet". »

Jean Birnbaum, *Le Monde des livres*

Alain  
**Touraine**

ALAIN TOURAINE  
**LE MONDE  
DES FEMMES**

fayard

**fayard**  
www.editions-fayard.fr

Il y a dix ans, le 3 mars 1996, mourait l'auteur d'« Un barrage contre le Pacifique ». De nombreux ouvrages et publications lui rendent hommage

# L'émotion Duras

Quand les gens qui écrivent vous disent qu'on écrit dans la concentration, moi je dirai non, j'ai le sentiment d'être dans l'extrême déconcentration, je suis moi-même une passoire, j'ai la tête trouée.

Ainsi parlait Marguerite Duras dans les années 1970. Elle croyait au naturel, à la sincérité, et ne se souciait pas de faire l'article à son propre sujet. Elle ne pensait pas qu'elle devait avoir l'air sympathique ou intelligent. Le désir de fraterniser trouvait chez elle un profond écho, et elle prit la fâcheuse habitude de dire ce que l'on ne dit pas, sur elle-même, sur sa vie, sur sa manière d'écrire, sur sa vision de ses propres livres. Marcel Proust nota un jour qu'un écrivain parle toujours de ce qu'il ne faut pas. C'est à cause du besoin d'intimité, et le profond besoin d'intimité de Marguerite Duras lui aura coûté cher. Les écrivains sont des sortes d'Indiens qui ne devraient jamais accorder leur confiance à qui vient leur poser des questions. Au début, Marguerite Duras le devinait. Et l'on comprend que chez elle le désir de faire confiance fut le simple envers d'une méfiance de quatre sous dont elle voulut se débarrasser, par élégance, pour la beauté du geste.

Quand une journaliste du *Figaro*, Claudine Jardin, l'interroge en 1966 à propos du *Vice-Consul*, elle note les réticences, les hésitations, la brusquerie et le chagrin de cette interlocutrice aux manières d'étudiante qui semble tellement sûre de n'être pas comprise. « L'insuccès rend triste, le succès laisse indifférent », dit Duras. Jacqueline Piatier a écrit dans *Le Monde* qu'elle était moins pure que Colette. Elle est blessée, elle le dit. Erreur.

Il y a peu d'écrivains de cette puissance dont on se sera autant moqué, que l'on aura si peu pris au sérieux, parce

qu'elle en disait trop, comme une magicienne qui donnerait les trucs du métier. Ce n'est pas William Faulkner (à qui elle ressemble – *Les Palmiers sauvages* pourraient avoir été écrits par Duras), Truman Capote (à qui elle ressemble plus qu'on ne s'imagine – *De sang-froid* est un livre d'ambition durassienne) ou Vladimir Nabokov, à qui elle ne ressemble pas, qui feraient des sottises pareilles.

Marguerite Duras n'est pas à la mode. Son œuvre est passée aux pertes et profits des excès post-soixante-huitards. Son affectivité est embarrassante. Tout juste fait-elle l'objet de colloques universitaires organisés par des fidèles, tels le professeur Claude Burgelin, ou la chercheuse Catherine Rodgers.

## Agapes commerciales

C'est normal, me dit-on, elle est au purgatoire. Le purgatoire des écrivains morts commence quelques mois ou années après leur disparition, qui a d'abord donné lieu à des agapes commerciales. Et dure un certain temps.

Marguerite Duras est morte le 3 mars 1996, à presque 82 ans, alors elle est au purgatoire. On ne la lit plus, on ricane. On parle, en hochant la tête d'un air vertueux, de sa première époque, les années 1950, l'époque de *Un barrage contre le Pacifique*, ou des *Petits Chevaux de Tarquinia*. La dolce vita et les colonies. Le temps où elle était un écrivain sérieux. Comme si, évoquant Picasso, on savait du désastre sa période bleue. On a oublié que, déjà en 1955, on la taxait de subjectivisme et d'inconvenance...

On parle en soupirant avec sollicitude des textes de la seconde époque, celle du *Ravissement de Lol V. Stein* et du *Vice-Consul*.

Marguerite Duras fut toujours un écrivain sérieux, une lectrice magnifique de Racine, de Proust, de M<sup>me</sup> de La Fayette, de Virginia Woolf et de Robert Musil.

Oreille absolue. Insolence toujours dérangeante. Elle avait horreur de la repentance, de la soumission. Le purgatoire lui va très mal.

Elle écrivit des romans, des scénarios, des pièces, pendant plus d'un demi-siècle, à partir de 1943, date de parution de son premier roman, *Les Impudents*, qu'elle trouvait mauvais et que Queneau admirait. Elle écrivit jusqu'à sa mort. « *En vivant en écrivant* », la devise de l'Américaine Annie Dillard, elle l'eût faite sienne, mélangeant les genres, l'oral et l'écrit, le fait et le commentaire, le journalisme, le théâtre et le cinéma.

Elle connut le vrai succès à 50 ans, avec *Le Ravissement de Lol V. Stein*, et la consécration en 1984, à 70 ans, avec *L'Amant*, un prix Goncourt qui déclencha une formidable agressivité.

La ténacité et la constance de Marguerite Duras, sa force de travail et sa détermination sont stupéfiantes. On a souvent glosé sur ses épigones hypothétiques, s'est-on assez avisé de l'influence réelle, profonde, qu'elle exerce sur les artistes d'aujourd'hui, qui cherchent à trouver une phrase nouvelle, des mots intacts pour capturer l'attente, l'enfance trahie, la solitude inconsolable, pour dire la jouissance revendiquée, la liberté humaine, la douleur. L'esprit d'insoumission.

Il n'y a pas d'époques Duras, il n'y a pas à opposer les années vietnamiennes, les années de guerre et les années 1970 : « *Je me suis aperçue*, écrit-elle à propos de *L'Amant*, *qu'écrivait sur mon enfance, sur une certaine année de celle-ci, j'écrivais sur ma vie entière, toutes années confondues.* »

Et, relisant *La Douleur*, ce livre magnifique, on trouve, chimiquement pure, sa colère impuissante devant l'injustice faite à sa mère, devant l'indifférence des fonctionnaires du cadastre. On pense à Marie Legrand, la première de toutes les



De gauche à droite, et de haut en bas : Duras en 1969 (Pierre Viallet/Gamma), Bamberger/Gamma), et de nouveau M. D. en 1969 (Pierre Viallet/Gamma).

femmes qui hantent l'œuvre et qui ont en commun de porter des noms magnifiques : Aurelia Steiner, Anne-Marie Stretter, Vera Baxter, Nathalie Granger, Lol V. Stein. Elle est là, sous les traits de Madame Kats, dont la fille a été déportée, qui a donné son signallement par tout, et qui dit mot pour mot : « *Tout son linge est lavé, raccommodé, repassé. J'ai fait doubler son manteau noir, j'ai fait remettre des poches. J'avais tout mis dans une grande malle avec de la naphthaline, j'ai fait remettre des fers à ses souliers et j'ai mis un point à ses bas. Je crois que je n'ai rien oublié.* »

« *Madame Kats défie Dieu* », écrit Duras, et le silence qui tombe après cette phrase a une texture particulière.

C'est cette grandeur que traque la littérature, que cherche inlassablement Duras, qui donne la chair de poule, cette beauté innommable. Inoubliable. Ce goût de nommer les émotions qui peuvent couvrir des vies entières dans le corps.

Le purgatoire, quelle triste obligation, qui prive les lecteurs d'aujourd'hui de la force de cet étonnement intact. ■

GENEVÈVE BRISAC

## Jean Vallier : « Sa figure survit dans des légendes »

Après trente ans passés à la direction du French Institute de l'Alliance française à New York, où vous avez aussi fondé un ciné-club et exercé comme critique de cinéma, vous préparez depuis plusieurs années une importante biographie de Marguerite Duras.

Or le premier tome, à paraître aux éditions Fayard, vient lui-même après une première biographie de Marguerite Duras publiée par Laure Adler aux éditions Gallimard en 1998. Comment expliquez-vous l'intérêt des biographes pour cet écrivain ?

N'importe quoi circule encore sur Marguerite Duras, même après le travail de défrichage que Laure Adler a eu le mérite de lancer. Sa figure survit dans des légendes, ou rabaisée à ce personnage pittoresque que la médiatisation des dernières années de sa vie avait contribué à créer. Mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque elle avait déjà énormément souffert, notamment à cause de l'alcoolisme, et que ce prix Goncourt tardif décerné à *L'Amant* a déclenché un phénomène hors du commun. Je l'avais rencontrée beaucoup plus tôt, à New York en 1969, par le biais du cinéma et du théâtre. J'ai donc voulu montrer le personnage dans sa vérité plutôt que dans ses excès et ne pas le trahir. Pour autant, quand j'ai entrepris d'écrire cette biographie, je n'ai pas adopté une attitude de témoin mais de chercheur, d'historien. J'ai reconstitué la trame factuelle, en la confrontant à ce que Duras elle-même disait de sa vie. Il a fallu dix ans de recherche – un vrai luxe ! – pendant lesquels j'ai tâché de ne rien prendre pour argent comptant.

Comment peut-on penser le rapport entre sa biographie et son œuvre ?

Quand il confronte l'œuvre à la vie, le biographe n'est pas là pour reprendre à son compte des jugements tirés de l'œuvre même. Ainsi, le portrait que Marguerite Duras a fait de sa mère, cet extraordinaire personnage littéraire, est caricatural et repose sur des relations complexes, nourries d'une passion exclusive

et de la certitude concomitante de n'être pas aimée. D'ailleurs, cette femme n'était pas issue d'une famille d'agriculteurs, mais plutôt de propriétaires terriens respectés. Et la pauvreté de la famille est en bonne partie une légende, tout comme l'histoire tragique de la concession ruineuse en Indochine. Autre exemple, qui concerne la douleur : les « Cahiers de la guerre » de Marguerite Duras, conservés aujourd'hui à l'IMEC, ne sont sans doute pas à prendre comme des journaux intimes. Ce sont plutôt des brouillons d'écrivain, où Duras, déjà romancière, regarde sa vie comme une source possible d'inspiration. Mais, finalement, je me suis aperçu que rétablir des faits biographiques venait confirmer l'œuvre plutôt que jeter le soupçon sur elle. Ils éclairent – même s'ils n'expliquent pas – le délice de sa création, sans en perdre la fraîcheur. Qui se penche sur la genèse de cette œuvre voit tout ce qu'elle doit à des moments de génie incontrôlés, associés à une volonté tenace d'arriver à quelque chose. J'espère ainsi apporter une base de travail solide à tous les chercheurs qui travaillent sur ces textes, par exemple en établissant une chronologie fiable et détaillée de sa vie.

Avez-vous travaillé sur les rapports de Marguerite Duras avec son contexte historique ?

Oui, par exemple, il faut replacer le départ des parents de Marguerite Duras en Indochine dans le contexte de la colonisation et de l'exportation des idéaux de Jules Ferry. Marguerite Duras a

vécu tout cela comme une adolescente en contact profond avec les populations, mais qui voyait la politique officielle de très loin. Elle conservera longtemps cette conscience politique flottante et se conduira plutôt en jeune femme protégée et bourgeoise jusqu'à la déportation de son compagnon, Robert Antelme. Cela explique son engagement tardif dans la Résistance, mais aussi ses réflexes accélérés en politique par la suite. C'est un peu comme si elle avait voulu compenser cette prise de conscience politique acquise sur le tard, et qui n'atteignait pas alors la maturité de sa connaissance sensuelle du monde.

Vous expliquez-vous la fascination des lecteurs pour son œuvre ?

Au fond, c'est un auteur qui devrait connaître le purgatoire depuis quelques années, comme Gide ou Beauvoir. Mais non : la prose poétique de Duras semble appartenir à une tradition « classique », et je rencontre des gens qui apprécient son œuvre tous azimuts, même et surtout à l'étranger. Je me souviens qu'à Broadway où se jouait (en français !) *Des journées entières dans les arbres*, toute la salle se levait pendant la scène du dancing, émue par la magie de la pièce et de Madeleine Renaud. L'effet très personnel de son écriture suscite une lecture émotionnelle, de l'attachement ou de l'irritation, plus qu'à la lecture de Nathalie Sarraute, par exemple, autre très grand écrivain. Son écriture fonctionne à plusieurs niveaux : *Moderato cantabile* ne

vaut pas seulement pour l'anecdote qui l'inspire, mais aussi pour ses fascinantes notations de lumière. Et ses romans ont beau transformer des faits en légende, ils peuvent restituer jusqu'à la sensation exacte de l'hydrométrie d'un lieu comme Sade, comme me le confiait un chercheur vietnamien de l'université d'Aix-en-Provence.

Cet intérêt vaut-il aussi pour son œuvre cinématographique ?

Elle ne connaît pas la même notoriété que son œuvre littéraire. Pourtant elle mérite d'être reconnue pour s'être si bien dégagée des conventions cinématographiques d'alors et avoir si bien sondé la conscience de cette époque. Des gens comme Susan Sontag y étaient sensibles, et cette dernière a beaucoup œuvré pour faire connaître *Détruire dit-elle* en Angleterre et aux Etats-Unis. Mais c'est d'abord par lassitude envers les adaptations, selon elle insatisfaisantes, de ses propres romans que Marguerite Duras a touché au cinéma. Elle y a mené le même travail qu'au théâtre, avec une exigence de l'image à la Bresson, en montrant que le cinéma n'était pas forcément réaliste ni narratif. Très proche de Godard et de Straub, elle admirait la sécheresse et l'absence de sensiblerie des films de Dreyer, avait un très grand respect pour Bresson et s'enthousiasmait pour *La Maman et la Putain*, de Jean Eustache, dont il avait voulu faire éditer le dialogue.

PROPOS RECUEILLIS PAR FABIENNE DUMONTET



rue Saint-Benoît (Lise Sarfati/Magnum), Neauphle-le-Château, 1980 (Hélène

## « Une vraie chérie »

Le texte suivant est tiré des *Cahiers de la guerre et autres textes*, de Marguerite Duras, textes réunis par Sophie Bogaert et Olivier Corpet, à paraître en octobre en coédition POL/IMEC.

Extrait de la première partie du « Cahier rose marbré », consacrée à un long récit autobiographique de Duras sur son enfance et sa jeunesse en Indochine, ce texte date vraisemblablement de 1943-1944.

« [...] J'aurais été incapable de m'expliquer, je n'en avais pas l'habitude. Jamais je ne m'étais expliquée sur rien, sur quoi que ce soit. Tout le monde était ainsi dans ma famille. Jamais, en aucun lieu, en aucun milieu, je n'ai rencontré un sens aussi aigu de l'impudeur du langage. Jamais il ne servait à autre chose qu'à désigner des actions à faire, des situations qui appelaient d'être formulées ; les injures étaient ce qu'il y avait de plus gratuit, on aurait pu ne pas s'injurier, si on s'injurierait c'était en vertu d'un esprit de poésie. Jamais les mots ne servaient chez moi à décrire un état intérieur, à formuler une plainte. Le : « Tu me fais chier » de mon frère aîné voulait dire, pour nous, que tout le faisait chier, et qu'il se trouvait dans un état que dans un autre milieu il est convenu d'appeler le désespoir. Aussi n'était-ce pas sans respect et sans sérieux que nous évitions dans ces moments-là de lui adresser la parole. Les injures, c'était notre poésie. Elles en avaient les caractères les plus vrais, les plus indéniables. D'abord leur gratuité qui n'était pas hasardeuse, mais qui tombait juste et nous illuminait de colère, et nous inondait de révélations de toutes sortes. « Ta maison est une chérie », disait mon frère à ma mère, « une vraie chérie

et on s'y emmerde. » Ces mots trouvaient en nous « cette forme toujours creuse » dont parle saint Jean de la Croix, et nous emplissaient d'une évidence, d'une révélation. Dans ces cas-là, je sentais bien que c'était une chérie que la maison, que je nageais en pleine chérie, je soupçonnais que tout était chérie et qu'on n'en sortait jamais. Il y avait les mots, il y avait le regard qui les accompagnait, et le ton, bref, sans effet, le plus adéquat, le plus sincère, qui faisait qu'il chassait le doute de l'or de ces mots.

Je n'ai éprouvé de révélations aussi puissantes durant mon existence, aussi puissantes et aussi souverainement convaincantes que certaines injures de mon frère aîné, qu'à la lecture de Rimbaud, de Dostoïevsky. C'est peut-être lui qui, le premier, m'a inculqué cette tendance que j'ai encore à préférer l'œuvre d'inspiration à n'importe quelle autre, et à tenir en disgrâce l'intelligence humaine. En fait d'intelligence, je ne suis à peu près sensible qu'à celle de certains animaux, ceux qui précisément en ont si peu que les rares marques qu'ils en donnent, donnent l'impression de relever d'une inspiration subite. Je préfère par exemple les chats bêtes aux chats intelligents. Je n'y puis rien. Je préfère les chats qui ne me reconnaissent pas à ceux qui me reconnaissent. Quand mon frère a attrapé la syphilis, il dit : « Pourriture de vie, je suis pourri. » Dès lors, je me sentais infiniment pitoyable et fraternelle. Je me sentais inconsolable – très exactement inconsolable de savoir qu'il arrivait des choses pareilles dans l'existence, mais de fait, je sus qu'il en existait et personne, par la suite, n'eut à me l'apprendre mieux que lui. [...] »

## Biographie

**4 avril 1914** : Naissance de Marguerite, Germaine, Marie Donnadiou à Giadinh (Cochinchine).  
**1933-1937** : Etudes de droit à Paris.  
**1937** : Travaille au service d'information du ministère des colonies jusqu'en 1940.  
**1939** : Mariage avec Robert Antelme.  
**1943** : *Les Impudents* (Plon), son premier roman, paraît sous le pseudonyme de Marguerite Duras.  
**1942** : Rencontre avec Dyonis Mascolo.  
**Fin 1943** : Marguerite et Robert Antelme entrent dans le Mouvement national des prisonniers et déportés dirigé par François Mitterrand.  
**1944** : *La Vie tranquille* (Gallimard).  
**1945** : S'inscrit au Parti communiste.  
**1947** : Divorce de Robert Antelme. Naissance de Jean Mascolo, fils de Dyonis et Marguerite.  
**1950** : *Un barrage contre le Pacifique* (Gallimard).  
**1952-1954** : *Le Marin de Gibraltar*, *Les Petits Chevaux de Tarquinia*, *Des journées entières dans les arbres* (Gallimard).  
**1956** : Rupture avec Mascolo.  
**1958** : *Moderato cantabile* (Minuit). Travaille pour Alain Resnais au scénario d'*Hiroshima mon amour*.  
**1962** : *L'Après-Midi de Monsieur Andesmas* (Gallimard).  
**1963** : Termine *Le Ravissement de Lol V. Stein* (Gallimard).  
**1965** : Madeleine Renaud triomphe dans *Des journées entières dans les arbres*.  
**1966** : Aborde la mise en scène de cinéma avec *La Musica*. *Le Vice-Consul* paraît (Gallimard) suivi de *L'Amante anglaise* (1967).  
**1969** : *Détruire, dit-elle* (éd. de Minuit).  
**Années 1970** : Se consacre au cinéma et au théâtre. Tournage d'*India Song* puis *Le Camion*, *Césarée*, *Les Mains négatives*...  
**1980** : *L'Été 80* (éd. de Minuit). Compose *Les Yeux verts*, un numéro complet des *Cahiers du cinéma*. Yann Andréa devient son compagnon.  
**1982** : Écrit *Savannah Bay* pour Madeleine Renaud.  
**1984** : Prix Goncourt pour *L'Amant* (éd. de Minuit).  
**1985** : *La Douleur* (POL). Article dans *Libération* sur l'« affaire Grégory ». Premier entretien avec François Mitterrand publié pour *L'Autre Journal*.  
**1986** : *Les Yeux bleus cheveux noirs* (éd. de Minuit).  
**1987** : *La Vie matérielle* (POL), *Emily L.* (éd. de Minuit). FR3 enregistre une rencontre « Duras-Godard ».  
**1989** : *La Pluie d'été* (POL).  
**1991** : *L'Amant de la Chine du Nord* (Gallimard).  
**1992** : Yann Andréa Steiner (POL).  
**1993** : *Ecrire* (Gallimard).  
**1995** : *C'est tout* (POL).  
**3 mars 1996** : Mort à Paris.

## A la lumière de Lol V. Stein

**DOSSIER DE PRESSE :**  
**Le Ravissement de Lol V. Stein et Le Vice-Consul, de Marguerite Duras**  
 Textes réunis et présentés par Sophie Bogaert.

10/18-IMEC, 290 p., 7,80 €.

La tâche de la critique littéraire n'est pas de défendre (ou d'attaquer) des auteurs, mais d'accompagner les œuvres au moment de leur naissance. C'est donc moins un travail de promotion (ou son contraire) qui est requis de la part de ce premier lecteur qu'est la critique, que sa disponibilité et sa générosité au moment où le livre accède à la visibilité. Chaque critique juge alors, avec sa culture et sa sensibilité, ses limi-

tes et sa capacité (ou non) à se laisser surprendre. L'excellente collection de « Dossiers de presse » dans laquelle paraît ce *Duras* agencé par Sophie Bogaert permet, une fois que le temps a opéré le tri des œuvres remarquables, d'assister à cette naissance publique (1). Et cette addition de témoignages s'orchestre après coup, offrant un éclairage passionnant, non seulement sur l'œuvre en question, mais aussi sur son époque.

En 1964, *Le Ravissement de Lol V. Stein* marqua un tournant dans l'œuvre de Marguerite Duras, mais aussi dans l'histoire du roman contemporain. Tournant que confirma, deux ans plus tard, chez le même éditeur, *Le Vice-Consul*. « *Objets peu maniables, qui résistent à l'analyse et se prêtent aux hypothèses les plus opposées* », comme l'écrivit Sophie

Bogaert, les deux romans, tout en ne contredisant rien des livres qui les avaient précédés, manifestent une grande audace narrative et un abandon résolu à certaines intuitions psychologiques. Cette audace effraya plus d'un critique. Elle en aveugla (très logiquement) d'autres. Tandis que Matthieu Galley, dans *Arts*, analyse avec une remarquable pénétration *Le Ravissement*, Lucien Guisard à *La Croix*, ou Jacqueline Piatier dans les colonnes du *Monde*, expriment leur perplexité et leur incompréhension. Dans *Paris-Normandie*, Pierre Lepape souligne avec justesse la continuité de l'œuvre durassienne.

Mais c'est évidemment à Jacques Lacan que revient la palme de la critique. Il est vrai que son texte, publié dans les *Cahiers Renaud-Barrault* en décem-

bre 1965 (soit plus d'un an et demi après la parution du livre), ne s'inscrit pas dans la réception journalistique ordinaire. Mais il n'empêche : « *Hommage fait à Marguerite Duras du Ravissement de Lol V. Stein* » accomplit bien un geste critique décisif, en ce qu'il exprime et dévoile ce que Duras elle-même ignorait – et devait ignorer pour écrire son roman. Mais ce faisant, le psychanalyste démontra aussi une chose essentielle : la critique est toujours seconde par rapport à l'œuvre d'art et ne devient (éventuellement) intelligente qu'à sa lumière, en acceptant de s'y éclairer. ■

P. K.

(1) *Précédemment parus* : Voyage au bout de la nuit, de Céline ; Les Gammes et Le Voyeur, d'Alain Robbe-Grillet.

## ZOOM



**MARGUERITE DURAS, la vie comme un roman,** de Jean Vallier

De la Cochinchine des premières années d'enfance et d'adolescence à la gloire et à la mort, l'itinéraire biographique de Duras est riche, multiple. D'autant plus riche qu'elle a elle-même utilisé cette matière avec toute la liberté de son désir d'écrivain, modifiant des données ou les arrangeant à sa convenance. L'exotisme et le petit clocher littéraire parisien s'y côtoient. L'histoire intime y croise la politique, les grands conflits, les mutations de la société. Au milieu de tout cela, on voit Marguerite Duras jeune et souriante ou, plus tard, ramassée sur elle-même, grave et sévère.

« *Pour moi, la photographie absolue de ma vie n'a pas été photographiée* », disait-elle à la fin de sa vie. En marge de cette impossible « photographie absolue », le livre de Jean Vallier offre une belle approche vivante de l'écrivain. P.K.

Ed. Textuel, « Passion », 192 p., 49 €.

**DURAS**, dirigé par Bernard Alazet et Christiane Blot-Labarrère. Magnifique *Cahier de l'Herne* qui rassemble de Duras des impressions éparses, cette foule d'intuitions, dans l'aventure d'une œuvre, d'un projet, d'un destin. Le roman, le théâtre, le cinéma, les lettres, les articles de presse. Cinquante années d'écriture à traverser.

L'entreprise est éclairante, alliant les témoignages, les instants privés, la réflexion, l'étude. C'est son rapport avec la modernité du monde, sa manière de construire la fiction dans l'absence, dans la mise en silence, le proche et l'à-côté. C'est le rôle que joue son œuvre dans l'écriture contemporaine. Une autre transmission. Une histoire d'écrivains. Le volume est traversé de textes de Duras, pour beaucoup inédits. Une infinie présence. « *Ecrire partout*, dit-elle, *c'est écrire à chacun*. » X. H. « *Cahiers de l'Herne* », n° 86. 380 p., 49 €.

**M.D.**, de Yann Andréa. Il reste toutes ces photos d'Hélène Bamberger. Routes de Normandie. Promenades en voiture et brassées d'hortensias. Les Roches noires à Trouville, le balcon, la plage. Été 82, les jours bleus et la suite. Le livre de Yann Andréa réédité par Minuit en format poche accompagne la cure de sevrage alcoolique de Marguerite Duras

commencée en octobre de cette année-là. Trois semaines d'Aldactone, d'Atrium, de Tranxène, de vitamine B et de Témesta. De marelle d'enfance aussi, de corde raide et de désir en brèche. C'est une chronique des jours regagnés et des longues peurs nocturnes. Un décompte d'amour et de patience inquiète. Une affaire d'écriture surtout. X. H. Minuit, « Double », 138 p., 6 €.

**MARGUERITE DURAS** « *A chaque livre de Duras, il y a toujours eu des gens qui disaient qu'elle écrivait mal, qu'elle racontait n'importe quoi.* » Paul Otchakovski-Laurens, qui a été son dernier éditeur avec *C'est tout*, souligne avec lucidité ce battu en brèche matiné d'ironie complaisante qui a toujours fait face à l'engouement de lecteurs inconditionnels et fanatiques. Les contributeurs de ce numéro d'*Europe*, à travers une vingtaine de textes et d'études, nous offrent le moyen d'avancer dans la connaissance et la redécouverte de son écriture. Une mise en perspective au creux des sentiments. X. H. *Europe*, n° 921-922. Janvier-février 2006. 380 p., 18,50 €.

**5, RUE SAINT-BENOÎT. 3<sup>e</sup> ÉTAGE GAUCHE. Marguerite Duras.** de Jean-Marc Turine. Jean-Marc Turine a 24 ans quand il écrit à Marguerite

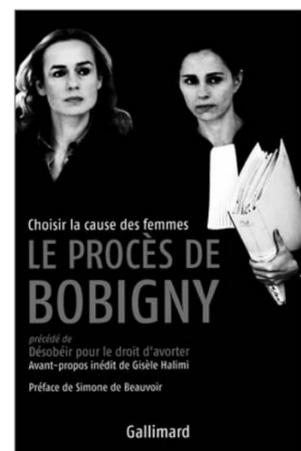
Duras à l'automne 1970 pour lui proposer de tourner *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Réponse négative mais l'attention est là. Avec elle il participera au tournage de *Jane le Soleil*, puis sera coauteur avec Jean Mascolo (Outa) du film *Les Enfants* en 1984. Le récit de ses années de compagnonnage avec l'écrivain et ses proches est épidermique et touchant. On suit, on s'irrite, on part en références. Contrepoint et images. A chacun ses souvenirs de la rue Saint-Benoît. X. H. Métropolis. 224 p., 28 €.

**SUR LES PAS DE MARGUERITE DURAS**, d'Alain Vircondelet. Etrange album naïf et chronologie simple. Alain Vircondelet, qui s'est maintes fois attaché à Marguerite Duras, revisite une nouvelle fois la vie et les lieux de l'écrivain dans ce carnet illustré par Anne Steinlein. On a bien du mal à la reconnaître dans les dessins, et le texte est sans surprises. X. H. Illustrations d'Anne Steinlein. Presses de la Renaissance. 96 p., 26,50 €. Signalons aussi dans la collection « Folioplus classiques » de Gallimard, *Un barrage contre le Pacifique*, dossier de Jean-Luc Vincent, lecture d'image d'Isabelle Varloteaux (384 p., 6,80 €).

## Le procès de Bobigny

Choisir la cause des femmes

Avant-propos inédit de Gisèle Halimi



LE TEXTE D'UN PROCÈS HISTORIQUE

Adapté à l'écran le 3 avril à 20h50 sur France 2

Gallimard

# Un otage dans la pensée européenne

Revisitant l'œuvre de Jean-François Lyotard, Elisabeth de Fontenay analyse la place du « nom juif » au sein de la philosophie occidentale

**H**azard intempestif ou terrifiante coïncidence ? Dans l'affaire qui nous occupe, il se trouve que l'otage est porteur du nom juif. Au seuil de l'enquête, il faut pourtant se garder de conclure. Bien sûr, ce type de recherche ne va pas sans angoisse, mais le pire serait encore de céder à la précipitation. Car s'il y a une chance de remonter la piste des ravisseurs, c'est en commençant par jouer le « jeu », c'est-à-dire par entrer temporairement dans la logique qui leur est propre. Établir le contact, donc, et faire un bout de chemin avec eux, au risque de côtoyer le pire.

Ce pari téméraire, Elisabeth de Fontenay l'accepte d'autant plus volontiers qu'elle sait d'emblée son enquête interminable. Son champ d'investigation, sans limite, est celui de la pensée occidentale. Surtout, la procédure qui la mobilise dure déjà depuis des siècles : il s'agit de l'enlèvement (avec séquestration) du « nom juif » par l'Europe philosophique. Forfait multiséculaire, et qui ne semble pas devoir prendre fin, tant ont la peau dure les préjugés qui le motivent et le soutiennent : ainsi, l'équation « juif = argent », pour

ainsi avait-elle procédé, naguère, avec Marx. Ainsi opère-t-elle de nouveau, aujourd'hui, pour prendre en filature un penseur contemporain : Jean-François Lyotard (1924-1998). A l'horizon de ce parcours, on ne trouve nulle « accusation », nul « procès » en judéophobie : ancien militant marxiste et membre du groupe antitotalitaire « Socialisme ou Barbarie », auteur d'une œuvre importante (*La Condition postmoderne, Le Différend...*) où s'est notamment inauguré le concept de « postmodernité », Jean-François Lyotard est aussi l'un des rares philosophes de la génération 68 à avoir été littéralement « obsédé » par la Shoah, et à avoir reconnu « le surgissement de l'Extermination dans l'histoire la plus intérieure de l'Occident », comme le souligne Elisabeth de Fontenay. Ce qui tourmente celle-ci, par conséquent, n'a rien à voir avec un quelconque « dérapage » antisémite : c'est la dérive d'un parcours spéculatif en clair-obscur, la captation du fait juif par une « fureur de pureté théoricienne » qui l'enferme dans un discours outrageant à force d'abstraction. « La chose juive est devenue (...) disponible et trop bonne à penser », déplore-t-elle.

## Dynamique de la métaphore

« Puis-je confier ici que, sous le nom de "juif", je cherche ce qui ternit et endeuille (et qui le doit) l'accomplissement occidental », écrivait Jean-François Lyotard. De fait, celui-ci envisagea l'instance « juive » comme l'instrument privilégié d'une déconstruction touchant la métaphysique européenne au cœur de sa tradition. Au centre de sa langue, surtout, puisque le penseur postmoderne mobilise les outils de la linguistique pour régler son « différend » avec la vieille philosophie du « sujet ». Enchaînements logiques, dynamique de la métaphore, prolifération des guillemets : ici, la réalité historique est passée au crible d'un jeu de langage qui « réduit l'événement à n'être que phrase qui arrive ou n'arrive pas ».

A ce compte-là, plus rien n'arrête la machine conceptuelle : le nom « Auschwitz », par exemple, peut être formalisé de façon à ne plus représenter que le lieu d'une rupture absolue, rendant tout dialogue définitivement impossible, et marquant du même coup la ruine des « grands récits » attachés à l'humanisme universaliste. Deux exemples : dans *Heidegger et « les juifs »* (1988), Lyotard opère la mise en série du vocabulaire de la solution finale avec celui de la psychanalyse freudienne ou du sublime kantien ; sept ans plus tôt, dans « Discussions, ou : « phrasier après "Auschwitz" » » (1981), Lyotard avait comparé l'ordre prononcé par les SS en direction des déportés (« Mourez, je l'édicte ») à celui que Dieu



GILLES RAPAPORT

donne à Abraham dans la Bible (sacrifier son fils). « Effarante analogie », s'émeut Elisabeth de Fontenay, qui entreprend un détour par Adorno et Levinas (où s'origine le motif du « peuple otage ») pour ne pas perdre pied.

Au long de ce parcours à travers les « écrits juifs » de Lyotard, celle-ci ne s'interdit pas de souligner le caractère « pénible » ou « offensant » de telle page, voire les « conséquences dévastatrices » de telle interprétation : là où les faits empiriques sont remplacés par une simple cascade d'énoncés, là où la parole des survivants se voit froidement disqualifiée parce que jamais assez épurée, Elisabeth de Fontenay décèle « une manière inédite, dérobée et typiquement philosophique d'instrumentaliser la destruction des juifs d'Europe », bref un « jeu dangereux » qui est très loin de constituer l'apanage du seul Lyotard.

Mais cette érudite fervente (qui a décidément un faible pour les intellectuels jouant avec « le feu ») ne s'est pas lancée dans une telle aventure pour distribuer blâmes ou sentences. Mêlant sans cesse tendresse et inquiétude, empathie et vigilance, elle ne lâche jamais la main d'un compagnon dont elle épouse dans un même élan et la radicale gravité et « l'ambiguïté excessivement maîtrisée ». Histoire d'expérimenter jusqu'au bout les impasses d'une démarche spéculative qui proclame sa volonté de justice sans éviter toujours « les dévergondages de l'idéalisme anhistorique », autrement dit la « mise hors circuit » de la souffrance incarnée. De la philosophie, Elisabeth de Fontenay continue à se réclamer. Oui, mais pour combien de temps ? La lassitude est manifeste, et le désir explicite, désormais, de donner congé. ■

JEAN BIRNBAUM

**UNE TOUT AUTRE HISTOIRE. Questions à Jean-François Lyotard,** d'Elisabeth de Fontenay.

Fayard « Histoire de la pensée », 304 p., 19 €.

de « ignorance de la réalité juive de l'époque » (*Les Figures juives de Marx*, Galilée, 1973).

Aussi n'est-ce pas la première fois qu'elle s'engage en ces périlleux parages, pour endurer l'angoisse du piétinement, l'effroi du surplage : « aucun chemin déjà frayé ne permet de sortir de l'embarras que je tente ici de formuler, car le chemin avance et tourne lui-même sous les pas », note-t-elle. Périple aussi haletant que douloureux, qui vise moins à attraper les géoliers qu'à nommer l'atmosphère irrespirable qu'ils sont parvenus à imposer. D'hier à aujourd'hui, la méthode est restée peu ou prou inchangée : sans chercher à investir le lieu même de la détention, Elisabeth de Fontenay s'efforce de roder autour, suivant à la trace tel contact, tel complice présumés, quitte à les mettre ensuite à peu près hors de cause.

## Du bon usage des mauvais conseils

**E**vitez de vous laver. Évitez même de vous lever. Bannissez systématiquement tout effort, toute application, tout respect. A la rigueur, faites semblant, de temps à autre. Feignez par exemple de vous intéresser à quelqu'un d'influent, et n'hésitez pas à le flatter. Mais le minimum, juste ce qu'il faut pour vous garantir une oisiveté confortable le reste du temps.

A quoi servent donc des conseils de ce type ? Ce n'est pas si simple à comprendre. Un traité des mauvaises manières – ouvrage rare, mais attesté de temps en temps – est forcément ambigu et paradoxal. S'il fait sourire, c'est d'une étrange façon. Car on ne sait jamais, en fin de compte, si les affreuses recommandations sont vraiment prodiguées pour dénoncer nos travers ou bien pour les encourager en sourdine.

Certes, le mauvais conseil se donne toujours des airs d'ironie vertueuse. Il fustige nos vices, donne à voir nos bassesses et nos folies – pour nous en détourner, bien sûr. Mais il est aussitôt soupçonnable, et à juste titre, de

complaisance subreptice et de connivence secrète. Ce qu'il moque, il y incite aussi. Son charme discret tient à cette duplicité impossible à défaire.

On le vérifiera en lisant le *Grobianus* publié en 1549 par Friedrich Dedekind. Voilà un auteur dont on sait peu de chose : père boucher, études de théologie à Marburg, talent littéraire précoce. Et succès considérable, dans l'Europe de la Renaissance, pour ce cours de muflerie en vers latins, évoquant Erasme aussi bien que Rabelais. Le texte n'est pas d'un raffinement excessif : beaucoup de morve, de rots, de pets, de vomis et autres délicatesses caractéristiques de ces mœurs simples et rustiques que l'auteur feint de préconiser.

Toutefois, la similitude entre certains de nos ados et ces jeunes gens du XVI<sup>e</sup> siècle « qui se sentent agressés dès qu'on leur donne un conseil » est parfois frappante, et du coup savoureuse. Mêmes chaussures délacées, mêmes chemises trop courtes, même absence de peigne, voire d'ablutions. Même comportement altruiste : « Presser la nourriture entre

les doigts et l'entamer avec les dents, c'est à la fois bienséant et fort commode.

Après cela, tu veux la remettre dans le plateau ? J'approuve ! Un autre pourra manger ces rogatons, si cela lui chante. » Sans oublier la maxime centrale : « Le travail est chose funeste. »

Cette loi du moindre effort est capitale. On la retrouve au cœur d'un opuscule acidissime et glacé intitulé

## CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

*Instructions aux académiques.* Le titre rend hommage aux *Instructions aux domestiques* de Swift, archétype de tous les manuels modernes de mauvaise conduite. Mais, cette fois, ce sont les universitaires qui se voient guidés, pas à pas, dans l'austère carrière des tire-au-flanc et la quête interminable de la meilleure planque. Federico Tagliatesta a des tuyaux pour chacun, des normaliens au ministre, en passant par les membres du CNRS

ou du Collège de France. Il explique aux étudiants comment se faire bien noter sans rien écrire, aux chercheurs comment grimper dans la hiérarchie sans rien publier, aux professeurs comment briller dans les jurys sans lire les thèses.

Règle de départ, à retenir : « Ne vous occupez pas de la vérité. » Il faut absolument cette condition. Car c'est seulement en mettant de côté tout souci du vrai, toute préoccupation relative au savoir, toute exigence d'une connaissance exacte qu'un intellectuel pourra se consacrer exclusivement à cette imposture : sa propre ascension vers le pouvoir. La plume de Federico Tagliatesta est sèche, acérée, cruelle. De facture classique, dans sa sobriété noire.

Vous craignez déjà pour sa carrière... C'est hélas inutile. Après des études aux Ecoles normales de Pise et de la rue d'Ulm, suivies d'une thèse sur Leopardi et le scepticisme et quelques tentatives infructueuses pour trouver un poste en France, il est reparti en Italie. Là, il a travaillé dans le cabinet d'un ministre. Un jour de 2003, il est

monté dans une voiture qui s'est écrasée dans un accident. Il avait 35 ans. Personne ne savait qu'il avait composé cet étonnant traité, retrouvé dans ses papiers, diffusé aujourd'hui par un petit éditeur.

Moralité ? Ne mettez pas l'art d'être malhonnête en pratique. Contentez-vous du plaisir de le lire. Reste à savoir, pour compliquer le jeu, si cette recommandation constitue ou non, à son tour, un mauvais conseil... ■

## GROBIANUS Petit cours de muflerie appliquée pour goujats débutants ou confirmés

de Friedrich Dedekind. Présentation et traduction du latin de Tristan Vigianno, Les Belles Lettres, « Le miroir des humanistes », 240 p., 23 €.

**INSTRUCTIONS AUX ACADÉMIQUES** de Federico Tagliatesta. Préface de Pascal Engel, Christophe Chomant Editeur, 124 p., 14 €.

Par petites touches, Marc Fumaroli retrace quatre siècles de création littéraire

# Vers la littérature absolue

Du haut de ce volume, quatre siècles de littérature et quarante années de lectures vous contemplent. Le recueil d'articles est un passage obligé de la vie de tout universitaire ayant acquis quelque notoriété. Mais quand celui-ci s'appelle Marc Fumaroli et que, du Collège de France à l'Académie, il remplit la fonction, pour ainsi dire, de critique officiel de la V<sup>e</sup> République (à tous les sens du terme, puisqu'il veut en incarner aussi la mauvaise conscience), la curiosité est à son comble. Avec raison.

Impressionnants, cette vingtaine d'essais le sont d'abord par l'ampleur de la perspective, à laquelle, malheureusement, l'absence d'index ne rend pas justice. Du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, la période est couverte de manière égale, avec même des échappées fréquentes vers le contemporain : ne rencontre-t-on pas, au détour d'une page sur Huysmans, des remarques sur Picasso, Houellebecq et le zapping télévisuel ? Décidément, celui que l'on prenait pour un pur spécialiste de l'éloquence à l'âge classique colle plus à l'actualité qu'on ne le croit.

Nullement gratuite, l'érudition impeccable conduit toujours à une vision neuve. La formule produit son plein effet, même et surtout sur les sujets apparemment les plus rebattus. Ainsi, une interprétation augustinienne d'*Horace* révèle dans la pièce de Corneille, si souvent réduite à sa signification politique, une profondeur théologique jusqu'alors insoupçonnée. Un commentaire de Maurice de Guérin aboutit à une superbe définition de ce genre indéfinissable par excellence qu'est le poème en prose.

Mais c'est peut-être le chapitre sur *Phèdre* qui constitue le joyau du livre :

à partir d'une question toute simple sur la place des dieux païens dans la tragédie (à quel titre le paganisme peut-il intervenir sur une scène chrétienne ?), Fumaroli réussit à mettre en place une lecture totalisante qui emporte la conviction. Magistrale et lumineuse, l'histoire littéraire est ici à son sommet. Est-ce la vraie réponse de la Sorbonne au *Sur Racine* de Roland Barthes ?

Car la visée polémique n'est pas absente du volume et, en particulier, de la préface. Au-delà des inquiétudes sur l'avenir que réserve, à une littérature issue d'une civilisation aristocratique du loisir, une culture (la nôtre) centrée sur le travail, s'y forment de très vifs reproches à l'égard des deux icônes de la modernité que furent Sartre et Barthes.

Or on ne peut s'empêcher de se demander si, aveuglé par les combats idéologiques des années 1960, Fumaroli ne se trompe pas d'adversaires : comment ne pas voir, en effet, qu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle l'auteur des *Mots* et celui de *La Chambre claire* représentent le mieux cette nostalgie de la toute-puissance de la littérature dont Fumaroli se fait à son tour le porte-parole ?

Paradoxalement, il n'y a pas de science positive de la littérature plus engagée et plus personnelle que celle-ci. Ce n'est guère étonnant chez quelqu'un qui souligne que la critique fait aussi partie de la littérature (opinion, somme toute, plus barthesienne que lansonienne). La méthode fumarolienne consiste à éclairer sans cesse les textes par d'autres textes et à montrer que la vie des écrivains se conforme en fait à des modèles littéraires antérieurs : la réalité et sa représentation se confondent, et la république des lettres fonctionne selon un principe de communion des

clerics, qui dépendent tous les uns des autres. Du *Cousin Pons* aux Goncourt, des cabinets d'érudits du règne de Louis XIII à Renan, de *Candide* à *En attendant Godot*, Fumaroli a le génie des rapprochements, qui font apparaître la littérature comme un seul texte se poursuivant sans interruption depuis des siècles. En définitive, on n'est pas si loin du concept d'intertextualité cher à la nouvelle critique.

## Univers particulier

Recueil d'articles ? Pas tout à fait. Certes, chaque essai forme un monde en soi : l'art du critique est bien celui de la « composition de lieu », à l'instar des *Exercices spirituels* de saint Ignace cités par l'auteur ; par toutes les ressources de l'érudition et du style, il lui faut recréer un univers particulier, avec son décor et ses personnages, à la façon d'une boîte à images miniatures. Il y a chez Fumaroli un goût du portrait et des personnalités attachantes qui le pose en héritier direct de Sainte-Beuve. Mais, d'un chapitre à l'autre, une cohérence incontestable se dessine : de façon plus ou moins explicite, à la base de chacun, figure la thèse selon laquelle la matrice de tous les débats d'où sortit au XIX<sup>e</sup> siècle l'autonomisation de la littérature ne fut rien d'autre que la querelle gallicane, qui dressa l'Eglise de France contre celle de Rome. Serait-ce là l'intuition fumarolienne fondamentale ? En tout cas, il ne faut pas se laisser abuser par la modestie du titre : en mettant en évidence la problématique religieuse sous-jacente au fait littéraire, ces *Exercices de lecture* ne racontent qu'une seule histoire, celle de l'émergence d'une « littérature absolue », qui s'opposa à la religion jusqu'à finalement prendre sa place. Telles sont bien les paroles d'un croyant en la littérature. ■

WILLIAM MARX

Signalons également, du même auteur, la réédition de *Chateaubriand. Poésie et Terreur* (Gallimard, « Tel »).

Marc Fumaroli est éditorialiste associé au *Monde*.

## LES AUTEURS DU « MONDE »

### « MAJESTÉ, JE DOIS BEAUCOUP À VOTRE PÈRE »

de Jean-Pierre Tuquoi  
« *La France entretient avec le Maroc des relations singulières* » : ainsi débute l'ouvrage que Jean-Pierre Tuquoi, spécialiste des pays du Maghreb au *Monde*, consacre à cette « singularité ». Il y dévoile « des histoires édifiantes de gros sous et de petits intérêts, de pieux mensonges au nom de la raison d'Etat, des règlements de comptes sordides, des vengeances médiocres, des crises diplomatiques entre alliés, des rivalités sans fin, des brouilles éternelles, des morts suspectes... » Où l'on retrouve aussi Jacques Chirac, dont les relations très étroites avec la famille royale marocaine ne sont plus un secret, mais aussi de nombreux « amis du Maroc », parmi lesquels plusieurs personnalités françaises. Edifiant. Albin Michel, 256 pages, 17,50 €.



### DES PRINCES ET DES PRINCIPAUTÉS,

de Patrick Kéchichian  
Attention, cet ouvrage est un pamphlet. Un pamphlet dont le mot-clef est « gloire », la gloire littéraire s'entend. Journaliste et critique littéraire au « Monde des livres », Patrick Kéchichian est en colère. Observant tous les mensonges, indignités, brutalités et bassesses qu'il importe aujourd'hui de mettre en œuvre pour espérer faire carrière, il recense, citations de saint Paul à l'appui, les lois et usages de la République des lettres. « Certains, écrit-il, sont classiques, de simple bon sens ; d'autres inavouables au regard d'une morale étroite, de scrupules démodés ; vous apprendrez que ce sont les plus sûrs, les plus efficaces. » Et d'énoncer, d'emblée, les premiers articles de la Constitution destinée à commander les actes de la nouvelle vie du jeune auteur en soif de gloire. Article 1 : « *Aucune parole n'est innocente ou gratuite, toutes se retournent, servent* ». Article 2 : « *Il faut toujours parler plus fort et plus vite que votre interlocuteur* ». Article 3 et (provisoirement) dernier : « *Les paroles s'envolent, s'oublent... Vous, vous restez* ».

Seuil, « Fiction & Cie », 144 p., 14 €.

### LE PETIT MILITANT ILLUSTRÉ,

de Plantu.  
Ce *Petit Militant illustré* rassemble trois albums d'abord publiés au Seuil, comprenant un choix de dessins parus entre 1981 et 1995 dans *Le Monde* et dans *L'Express*. De la première élection de François Mitterrand à celle de Jacques Chirac, le dessinateur interprète au jour le jour la politique en train de se faire et saisit les hommes publics manifestant leurs grandes, ou moins grandes, ambitions. La caricature ayant ici valeur d'exercice de lucidité et d'analyse.

Ed. Hors collection, 368 p., 15 €.

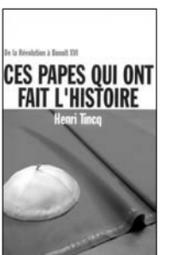
### CES PAPES QUI ONT FAIT L'HISTOIRE,

d'Henri Tincq  
Pie VII - Benoît XVI : en deux siècles, quatorze papes se sont succédé sur le trône de saint Pierre à Rome. Il y eut des despotes et des tyrans, des monarques puissants, des autocrates, mais aussi des saints, des humbles, des hommes de culture et de tolérance. Spécialiste des affaires vaticanes au *Monde*, Henri Tincq dresse le portrait de ces hommes d'Eglise, afin, dit-il, « de mieux comprendre la place, excessive ou justifiée, dont jouit aujourd'hui la Rome des papes ».

Stock, 342 pages, 20 €.

### L'ANNÉE 2005 DANS LE MONDE,

sous la direction de Didier Rioux  
Etablie comme chaque année par le service documentation du *Monde*, sous la direction de Didier Rioux, cette chronologie clairement présentée des principaux événements en France et dans le monde, avec ses index de noms, de thèmes et de lieux, constitue un outil et un aide-mémoire très utiles. Folio Actuel/*Le Monde*, 608 p.



## La civilisation grecque vue par Maurice Sartre au travers de quarante-trois documents Il était une fois la Grèce

### HISTOIRES GRECQUES de Maurice Sartre.

Seuil, « L'Univers historique », 464 p., 24 €.

En face de ce livre, je ne jouerai pas les innocents. Bien entendu, les lecteurs du « Monde des livres » connaissent Maurice Sartre, qui écrit si souvent à la place où j'écris aujourd'hui, parfois pour rendre compte de mes propres ouvrages. Mais il y a plus : en 1964, je fus nommé à la faculté des lettres de Lyon. Parmi mes meilleurs étudiants, dans des séminaires assez confidentiels où il s'agissait d'expliquer des textes grecs : inscriptions, extraits d'historiens, documents divers, il y avait Maurice Sartre. Peut-être ai-je contribué à lui donner la vocation qui l'a emporté, à peine agrégé, vers le champ de fouilles d'Aï Khanoum en Afghanistan, où l'archéologue Paul Bernard sortait de terre une cité grecque, dont on ignore toujours le nom, mais où l'on a retrouvé, gravées dans un excellent grec, des maximes des « sages » de l'époque archaïque, avec sa grande rue, son palais, le tombeau de son fondateur, et sans doute aussi son gymnase. La ville s'appela-t-elle Alexandrie de l'Oxus ? Tel était le nom antique du fleuve qui s'appelle aujourd'hui l'Amou-Daria,

lequel marquait autrefois la frontière avec l'Union soviétique, aujourd'hui avec le Tadjikistan.

Que nous apporte ce livre qui succède à de savants recueils d'inscriptions grecques et latines, et aussi à de nombreux ouvrages sur l'histoire de l'Orient antique ? La structure est tout à fait originale. Quarante-trois chapitres qui partent tous d'un document : inscription, papyrus, monnaie, fragment archéologique, texte d'un historien grec, « éclats dispersés dans le temps et dans l'espace », avec une préface et une postface. L'Orient est certes abondamment présent, mais Athènes n'est pas absente. Les contacts avec d'autres cultures, par exemple la civilisation égyptienne ou la sagesse juive, font l'objet de toute l'attention de l'auteur. Certaines rencontres, certes connues des spécialistes, étonneront le grand public.

Sait-on par exemple que des inscriptions grecques, émanant de mercenaires, ont été gravées au début du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère sur la jambe gauche de la statue colossale de Ramsès II à Abou Simbel ? Ou, mieux, imagine-t-on que deux rabbins, cités par la Mishna, et qui vivaient au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, discutaient pour savoir dans quelle mesure il était légitime d'uriner dans

des thermes placés sous le signe d'Aphrodite – la déesse grecque était-elle un signe de paganisme ou un simple nom de lieu ? Sartre nous le rappelle : une jeune juive, dont les archives, datant du II<sup>e</sup> siècle, ont été retrouvées sur les bords de la mer Morte, a fait inscrire dans son contrat de mariage que son époux s'engageait « à la nourrir et à la vêtir, elle et ses enfants à venir, en accord avec les habitudes grecques et les manières grecques au péril de tous ses biens ». Comme le dit Sartre, « on imagine le chemin parcouru depuis l'époque où le second livre des *Macchabées* dénonçait la création d'un gymnase à Jérusalem ».

### De Thésée à Hypatie

Quarante-trois documents : on commence par le récit, parfaitement imaginaire, dû à Plutarque, de l'unification d'Athènes par les soins de Thésée, on termine par le récit, dû à l'historien byzantin Socrate Scolasticus, de la mort d'Hypatie, philosophe néoplatonicienne qui fut assassinée par des chrétiens, à Alexandrie, en 415 de notre ère. Entre les deux, de quoi méditer sur tel ou tel aspect de la culture grecque, sur la place des jeunes, par exemple, ou celle des femmes. *L'Hippolyte* d'Euripide (428 av. J.-C.) voudrait, par exemple, qu'on puisse faire des enfants

sans avoir recours à une femme, malédiction qu'il paiera de sa vie. Mais les choses changent avec l'époque hellénistico-romaine. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, à Kymè, en Eolide (sur la côte sud de l'Asie mineure), non loin de Phocée, les magistrats sont priés d'offrir un sacrifice aux dieux pour que guérissent leur bienfaitrice, une certaine Archippé.

S'agit-il de la monnaie ? Nous avons le choix entre son invention par les rois de Lydie, aux environs de 600 avant notre ère, ou son imitation par les soins de la cité de Gaza au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les Lydiens inventèrent la monnaie, mais ce sont les Grecs qui la répandirent en Méditerranée et au-delà, avec un rôle particulièrement important des Athéniens.

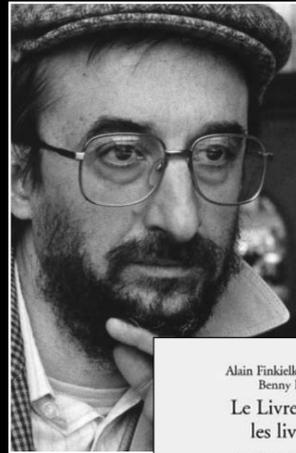
Un bâtard se plaint, dans *Les Oiseaux* d'Aristophane, de la loi de Périclès excluant, en 451, du droit de cité ceux dont la mère est étrangère. Comment ne pas penser aux plaintes de Teemesse après la mort d'Ajax, dans la pièce éponyme de Sophocle, étrangère et mère d'un bâtard du héros de Salamine ?

De proche en proche, c'est toute la civilisation grecque qui jaillit des textes et des documents rassemblés par Maurice Sartre. ■

PIERRE VIDAL-NAQUET

www.editions-verdier.fr

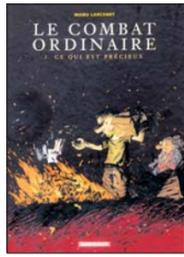





Alain Finkelkraut  
Benny Lévy  
**Le Livre et les livres**  
*Entretiens sur la laïcité*

192 pages, 12,50 €

ZOOM



**CE QUI EST PRÉCIEUX (Le combat ordinaire, tome 3), de Manu Larcenet.**

En ce printemps pluvieux, s'il ne faut lire qu'une seule bande dessinée, l'avant-dernier volume de la série « Le combat ordinaire » s'impose. Larcenet y poursuit l'exploration des sentiments qu'éprouve Marco, son presque double, après la mort de son père et alors que sa compagne le harcèle de son désir d'enfant. La lecture des carnets paternels, les séances chez le psy, les dialogues avec sa mère ou la confrontation avec un ancien camarade de son père qui combattit comme lui en Algérie, scandent cette immersion

émouvante mais jamais impudique dans « ce qui est précieux » pour un fils, père virtuel. Le dessin très personnel de Manu Larcenet et la superbe mise en couleurs de son frère Patrice servent avec habileté les registres et chapitres de cette humaine, si humaine, mise à nu. L'édition spéciale de cet album comprend des documents de repérage, les questionnements de l'auteur sur son œuvre et un DVD sur son cheminement. Y.-M. L. Dargaud, 74 p., 21,50 €.

**UNE ÉPAISSE COUCHE DE SENTIMENTS,**

de Sébastien Gnaedig et Philippe Thirault

A Sweet Fat, société performante de l'agroalimentaire, Stanislas Reveillère forme Romain Piquionne aux « plaisirs » de la direction des ressources humaines. Jusqu'au moment où il est rattrapé par son enfance et doit choisir entre l'affectif et la raison entrepreneuriale. Le trait faussement naïf de Sébastien Gnaedig et l'humour grinçant des dialogues de Philippe Thirault brosent un tableau, assez conforme à la réalité, du cynisme comme recette du succès dans l'entreprise. Y.-M. L.

Ed. Dupuis, « Expresso », 48 p., 9,80 €.

**MAGASIN GÉNÉRAL : MARIE,**

de Régis Loisel et Jean-Louis Tripp

Premier volet d'un futur triptyque, cet album raconte une tranche de vie à Notre-Dame-des-Lacs, village de Gaspésie, dans les années 1920. Félix Ducharme, gérant du « magasin général », vient de mourir. Sa veuve Marie reprend non sans mal l'affaire. Régis Loisel et Jean-Louis Tripp, qui partagent un atelier à Montréal, ont imaginé de concert cette comédie villageoise, aidés par Jimmy Beaulieu pour l'adaptation des dialogues québécois en français et par François Lapierre pour les couleurs, somptueuses et subtiles. Le violoniste aveugle, les trois vieilles filles, les « draveurs » et autres membres des familles Godbout, Ouellette ou Latulippe (patronymes parmi les plus répandus au Québec) animent cette œuvre à quatre mains, où le talent de chacun épaulé le savoir-faire de l'autre. Un album tout de tendresse et de truculence, fruit de l'amitié de deux auteurs de BD parmi les plus imaginatifs. Y.-M. L.

Ed. Casterman, 80 p., 14,95 €.

**TREKKING PAYANT,**

de Lax

Lancé par une compagnie d'assurances sur la piste d'un avocat-sénateur-maire qui aurait disparu au Népal après avoir bataillé dans les prétoires pour innocenter des nababs de la République et lésé le petit peuple, le détective privé Le Choucas part à Katmandou. Ses tribulations le jetteront dans les bras d'une bizarre voyageuse puis dans les rets des rebelles maoïstes, les Maobadis. Un récit teinté d'humour et de dépaysement, parfaitement documenté. Y.-M. L. Dupuis, « Repérages », 48 p., 13 €.

**21 ÉLÉPHANTS SUR LE PONT DE BROOKLYN,**

d'April Jones Prince et François Roca

Pour convaincre les sceptiques que le pont lancé entre New York et Brooklyn était à toute épreuve, l'astucieux Barnum, maître du « plus grand chapiteau du monde », fit franchir l'ouvrage d'art à ses pachydermes lors d'une parade mémorable. Fidèle à son style poétique, François Roca donne à ce reportage vieux de cent vingt-deux ans une fraîcheur sans âge. Ph.-J. C.

Albin Michel, « Une histoire vraie », 32 p., 13,90. Dès 7 ans.

**ENCYCLOPÉDIE DU FUTUR CITOYEN,**

de Sylvie Baussier et Bruno Heitz

L'identité de l'enfant en famille et à l'école, les principes de la démocratie, le fonctionnement des institutions, l'élargissement à l'Europe et au monde : autant de notions débouchant sur une incitation à l'engagement. Un propos grave, sinon austère, que stimule la malice du trait de Bruno Heitz. Ph.-J. C. Casterman, 96 p., 18,50. Dès 8 ans.

**LES LAPINS SAVENT COMPTER,**

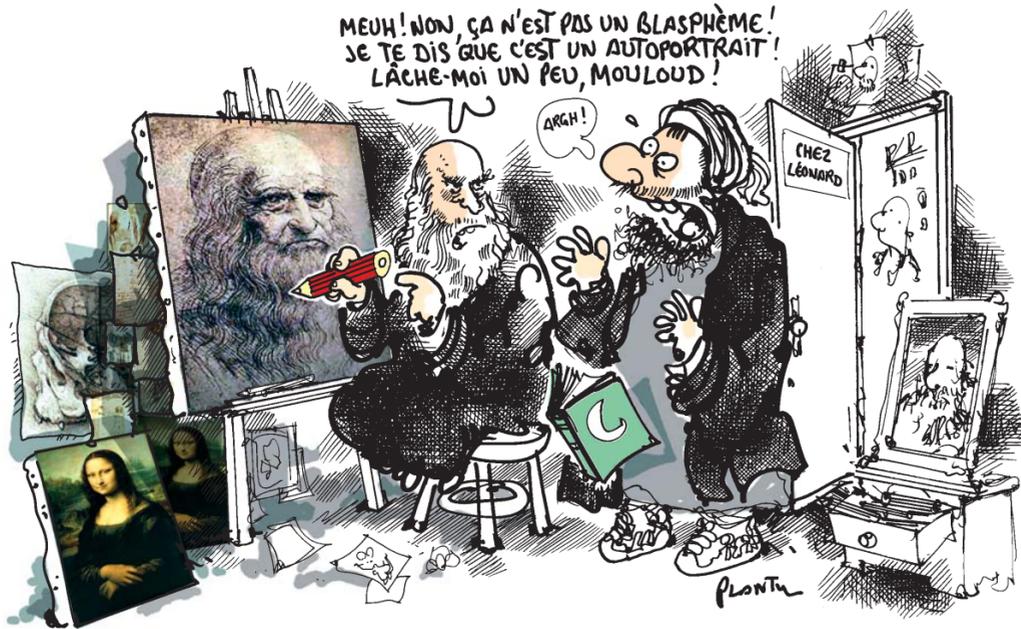
de Bruno Heitz

Et si, à la place des doigts de la main, on apprenait à compter grâce aux lapins ? Avec ses personnages en bois peints, Heitz raconte une fable irrésistible où la voracité du loup est cruellement punie : de quoi mener un apprentissage essentiel comme un jeu d'enfant. Ph.-J. C.

Seuil, 48 p., 13,90 €.

Les 13<sup>es</sup> Rencontres de Bastia mettent à l'honneur le dessin de presse

L'actualité en bulles



Les 13<sup>es</sup> rencontres de la bande dessinée et de l'illustration, BD à Bastia, qui auront lieu au centre culturel Una Volta de Bastia (Corse) du 30 mars au 2 avril, feront-elles oublier au petit monde de la BD qu'il traverse une passe difficile, en dépit de sa notoriété grandissante et de son état financier florissant ? Le licenciement de Jean-Marc Thévenet, directeur général du Festival international de la BD d'Angoulême, était à peine prononcé et toujours non expliqué par l'association qui gère la première manifestation mondiale du secteur (150 000 visiteurs en moyenne) que la direction générale et éditoriale des éditions Dupuis, à Marcinelle (Belgique), rompaît des lances avec son actionnaire, Média-Participations, notamment propriétaire de Dargaud-Éditeur et des éditions du Lombard (« Le Monde des livres » du 24 mars).

Depuis, dans l'attente d'une procédure prud'homale pour « rupture abusive » de son contrat de travail engagée par M. Thévenet, Franck Bondoux, membre du trio nommé à titre intérimaire à la direction d'Angoulême, a annoncé sa candidature à la succession de M. Thévenet. Ces péripéties condamnent l'équipe qui prépare le festival 2007 à travailler « dans le flou » et offre une magnifique opportunité à la deuxième Fête de la BD, programmée du 29 mai au 5 juin dans quinze villes de France, à l'instigation des éditeurs du Groupe BD du Syndicat national de l'édition (SNE)... Quant au conflit des éditions Dupuis, il est loin d'être apaisé : le ton des lettres échangées entre divers auteurs sur les sites BD de la Toile en fait foi.

Nul doute que BD à Bastia devrait bruir de commentaires sur ces récents événements. Cela n'empêche

pas ce festival, troisième en importance (après Angoulême et Quai des Bulles, à Saint-Malo) et dont la fréquentation s'accroît chaque année – plus de 12 000 personnes en 2005 –, de choisir l'audace en programmant des expositions et des débats sous le titre générique « Dessiner pour la presse ».

Il ne s'agit pas de surfer sur la tempête déclenchée en février par la publication de caricatures de Mahomet dans le *Jyllands-Posten* danois, puis dans 143 autres quotidiens de la planète. Depuis sa création, BD à Bastia, rendez-vous exclusif entre des auteurs et leur public, mélange les genres et chevauche les frontières, mêle dessin et BD, ose graphisme et mise en scène, offrant aux artistes un espace disponible à leur vision de la société ou de la politique.

**Eclectisme des cibles**

Le mariage de la BD et du dessin de presse allait donc de soi. Une exposition intitulée « Dessiner pour la presse à l'international », en collaboration avec *Courrier international*, montrera les œuvres du Libanais Habib Haddad, du Belge Pierre Kroll, de l'Espagnol Forges, du Polonais Andrzej Krause, etc. Un débat réunira par France-Info et *Le Monde* réunira les dessinateurs présents à Bastia (Dave Brown, Sophie Duterre, Jochen Gerner, Luz, Plantu, Pessin, Pétilion, Tignous, Wolinski, Willem...)

A l'occasion, le public pourra se rendre compte de la riche floraison d'albums de dessins de presse et de l'éclectisme des cibles visées, des *Chroniques papales* de Cabu (éd. du Layeur, 128 p., 19,50 €) à *Charlie-Hebdo présente les années Jean-Paul II* (éd. Hoëbeke, 94 p., 19,90 €) jusqu'à *Faire danser les filles*, de Luz, compilation jubilatoire sur les DJ

et les fans de concert (éd. Hoëbeke BD, 84 p., 12,90) ou *Ah, mes enfants !* de notre collaborateur Denis Pessin, reportage *in vivo* sur le bizarre univers des adolescents (éd. Glénat-Humour, 62 p., 13,90 €).

D'autres artistes seront sous les feux de la rampe bastiaise. Des expositions leur sont consacrées, qui établiront les liens et les passerelles entre leur travail en BD et en presse : Bruno Heitz et ses « Histoires pas ordinaires » ; des auteurs de littérature jeunesse comme François Roca, Olivier Douzou (*Super 8* et *Nimbo*, voir ci-dessous) ou Frédéric et Bertrand (*Le Cirque*, Gallimard jeunesse, 28 p. et 1 CD, 21 €) et l'illustrateur Tom Tirabosco, dont le récent album *Monroe* (éd. Casterman, 64 p., 13,50 €) signe l'entrée réussie dans le monde de la BD. Frédéric Peeters et Pierre Wazem, pour leur trilogie *Koma* (éd. Humanoïdes associés) ou Séra et son travail de mémoire sur le génocide cambodgien, qu'il a traduit en textes et en images associant dessins et photos, terriblement beaux et parlants, dans *Impasse et rouge* et *L'Eau et la terre*, tout en explorant d'autres voies comme le fantastique urbain (*Secteur 7*, Glénat) seront aussi présents.

Des auteurs atypiques comme Stéphane Blanket et son univers graphique et scénaristique si particulier (*Monographie lacrymale*, éd. de L'An 2) cohabiteront avec une exposition plus grand public, dévolue à la série « Black-sad » de Juanjo Guarnido et Juan Dias Canales, dont le dernier tome, *Ame rouge*, a été publié il y a quelques mois chez Dargaud. Enfin la revue critique de BD *L'Éprouvette* (éd. de L'Association), profitera des tréteaux bastiais pour évoquer également, à sa manière, BD et dessin de presse. ■

YVES-MARIE LABÉ

L'intime et le sexe vus selon la nouvelle génération des auteurs de BD  
Carte du tendre et amour cru

Certains lecteurs (et lectrices) seront peut-être choqués par l'album *Fraise et chocolat*, de la jeune Aurélia Aurita (1). La BD est pourtant familière de l'exploration de l'intime, depuis que l'autobiographie est devenue une veine largement exploitée par des éditeurs qui en ont fait une marque de fabrique. Pourtant, l'ouvrage d'Aurélia Aurita est un événement, comme le fut il y a une décennie la publication du premier tome du *Journal* de Fabrice Neaud, chez Ego comme x. Parce que cette jeune femme d'origine française, chinoise et cambodgienne, ne se cache pas derrière la fiction pour décrire et raconter la passion amoureuse et très érotisée qu'elle vit, au Japon, avec son amant. Elle ne cache rien de sa quête du plaisir et de l'infinie gamme de sensations orgasmiques qu'elle peut ressentir – au point de coder savamment et drôlement les moments de sa jouissance et les manières dont elle les atteint – grâce à un dessin simple mais rythmé comme papier à musique. Aurélia Aurita marie la crudité des mots et la justesse des

sentiments, en digne héritière de Reiser et d'Anaïs Nin, à qui elle voue d'ailleurs une admiration sans borne.

On lira avec amusement *L'Apprenti japonais* (2), œuvre toute en finesse de Frédéric Boilet, grand connaisseur de l'archipel nippon. Les croquis et photos qui ponctuent le regard qu'il porte sur quelques traits saillants de la culture et de la société japonaises – la foule, la sieste, le café froid en boîte – ne feront pas oublier *L'Épinard de Yukiko*, roman graphique que lui inspira autrefois son amour pour une jeune Japonaise, mais où la réserve restait de mise... On n'en mesure que mieux, et paradoxalement, l'audace joyeuse de son amie Aurélia Aurita.

**Décrypter l'émoi**

Frédéric Poincelet pourrait être le grand frère, version tragique, de la jeune auteure. Dans *Mon bel amour* (3), il scande d'un trait fin, d'une beauté toute fragonardienne, les différents chapitres du lien amoureux, de la passion physique à la veulerie du quotidien et à l'ennui. Les corps se parlent,

avec une délectation désespérée, mais le verbe reste au centre de la tentation, sans cesse inassouvie, de décrypter l'émoi et l'intime.

Les paroles portent aussi Lucille et Arthur. Récit de longue haleine d'une relation entre deux adolescents à l'enfance brisée, *Lucille* (4) raconte le voyage à Paris puis en Italie d'une jeune anorexique qui déteste sa mère et d'un jeune garçon, dont le père est cassé par son travail de marin sur les quais d'un port de Picardie mais aussi par l'alcool. L'amour dans toutes ses composantes, y compris la hantise du sexe et la peur du corps, y est aussi très présent. Ludovic Debeurme a dessiné en noir et blanc, sans fioritures, une BD au goût amer mais qui laisse à l'adolescence sa part de possible. ■

Y.-M. L.

- (1) Ed. *Les Impressions nouvelles*, 142 p., 15 €.
- (2) Ed. *Les Impressions nouvelles*, 240 p., 19 €.
- (3) Ed. *Ego comme x*, 176 p., 28 €.
- (4) Ed. *Futuropolis*, 544 p., 27,90 €.

Trois délicieux petits contes pour enfants  
Douzou la malice

**SUPER 8, NIMBO** et **LUCY**  
d'Olivier Douzou.

Ed. MeMo, « tout-petits MeMômes », 36 p. et 16 € chacun, dès 3 ans.

Il faudra attendre septembre pour découvrir le nouvel opus d'Olivier Douzou. Un pari ambitieux, puisqu'il s'agit, avec *Le Dez* (pour l'occasion « d'Olivier Nouzou aux éditions BeBo »), d'une épopée loufoque librement inspirée d'un des *Récits de Pétersbourg* de l'écrivain russe Nicolaï Gogol, *Le Nez*. On s'y résoudra sans trop de mal puisqu'il vient de signer trois petits contes délicieux qui confirment la veine de *Mik* (2004), premier titre donné aux éditions MeMo. Si Bastia a choisi d'exposer « *La Mémorable fessée du prince Charles-Edouard* » (*Le Conte du prince en deux*, Seuil, 2005, coécrit avec Frédéric Bertrand, qui signe par ailleurs l'affiche de la 13<sup>e</sup> édition de BD à Bastia), on est ravi de retrouver la légèreté et la malice qui fit le choc des années « Rouergue ». Qu'on assiste, comme au spectacle aux inventions de prestidigita-

teur de Monsieur Otto, l'éléphant qui fait rimer « huit » et « nuit » et éclaire les rêves des petits (*Super 8*) ; qu'on suive les tribulations de *Nimbo*, petit bout de nuage égaré qui cherche moins à se cacher qu'à trouver un ami – mais rien, ni les arbres, ni les bonhommes de neige, pas même la lune, ne semble promis à durer... ; qu'on patiente sagement pour connaître le secret de *Lucy*, la petite abeille qui dort le jour quand les autres travaillent, et part seule la nuit butiner les fleurs de la Grande Ourse, on succombe une fois encore à l'audace de la composition, à la simplicité des effets, à la joie enfantine de ces jeux de mots qui rendent à l'adulte qui accompagne la lecture le plaisir d'apprécier seul d'abord la pirouette de l'acrobate des mots pour en livrer bientôt le charme au petit, qu'il s'agisse de « lune de miel » ou de « tomber des nues »... ■

PH.-J. C.

Signalons chez le même éditeur *Rendez-vous*, de José Parrondo (32 p., 16 €.) et *Chiffres en tête*, d'Anne Bertier (48 p., 19 €).

## 43<sup>e</sup> Foire internationale du livre de jeunesse de Bologne Les nouveaux talents viennent de l'Est

À u Moyen Âge déjà, Bologne était un des hauts lieux européens du livre, renommé pour son école de miniature. C'est en quelque sorte dans cette tradition que s'inscrit la *Fiera del libro per Ragazzi*, la 43<sup>e</sup> Foire du livre pour enfants de Bologne, qui s'est tenue du 27 au 30 mars. Sa vocation : faire découvrir les illustrateurs de demain et favoriser la circulation des livres par le biais de la vente de droits.

Cette année, 1200 éditeurs de 63 pays étaient présents. Une affluence qui reflète bien la vitalité du secteur. En France, en 2005, l'édition pour la jeunesse est la seule, avec la bande dessinée, à avoir tiré son épingle du jeu. Sur un marché plus que morose, ce secteur affiche une croissance hors pair (5,5 %). De quoi s'interroger sur la tenue du recul de la lecture chez les jeunes.

### Indétrônable « fantasy »

Bien entendu, on retrouve à Bologne les poids lourds qui dopent le marché. En particulier l'indétrônable « fantasy » : *La Porte de Ptolémée* de Jonathan Stroud (Albin Michel), *Artemis Fowl* d'Eoin Colfer (Gallimard), ou *Eragon* de Christopher Paolini (Bayard), dont tous les gros éditeurs cherchent à reproduire le succès – voir les nouvelles productions d'HarperCollins (*Septimus Heap*, *The New Heroes*, *Flyte...*), lancées à grand bruit et qui se veulent les *Harry Potter* de demain.

« *La nouveauté, c'est que les achats ne se font plus à sens unique. Nous avons une grosse offre aux États-Unis pour Tobie Lolness, le roman de Timothée de Fombelle, qui met en scène un peuple miniature vivant dans un chêne, et nous venons de vendre la trilogie Le Livre du temps, de Guillaume Prévost, à l'américain Scholastic* », note Christine Baker, chez Galli-

mard. Moralité : « *La fiction française intéresse* », conclut-elle.

Les petites maisons comme Panama ou Gulf Stream ne sont pas moins satisfaites. « *Tiré en France à 20 000 exemplaires, Le Ciel étoilé d'Olivier Sauzereau, a été acheté par les Allemands, les Hollandais, les Italiens et les Coréens* », se réjouit Madeleine Thoby qui, avec une vingtaine de titres, fêtera bientôt sa première année à Gulf Stream – un succès que beaucoup lui envient et qui fait d'elle une éditrice très sollicitée.

Côté étranger, on pointe cependant une certaine forme de « répétition » chez les éditeurs occidentaux. « *En Europe, j'ai l'impression que le renouveau vient de l'Est* », note Grazia Gotti, de la librairie pour enfants Giannino Stoppani à Bologne. A voir l'originalité de l'illustration en Hongrie – le pays invité d'honneur de la Foire –, on ne peut qu'être d'accord. Et l'on parierait volontiers que

### Bologna Ragazzi 2006

Les deux prix de la Foire de Bologne ont été décernés pour la catégorie « fiction » à *Rote Wangen*, d'Heinz Janisch, illustré par Aljoscha Blau, publié par l'éditeur berlinois Aufbau Verlag, et, pour la catégorie « non fiction », à *Müssen Tiere Zähne putzen ?...* d'Henning Wiesner, avec un texte de Walli Müller illustré par Günter Mattei, publié par l'éditeur munichois Carl Hanser Verlag. Les éditeurs français n'ont pas eu de prix, mais deux petites maisons, Le Baron Perché et Sarbacane, ont reçu une mention, respectivement pour *L'Encyclopédie des grands écrivains pour petits lecteurs*, de Manuela Morgaine et Claire Dubois, et *Piano Piano*, de David Cali et Eric Heliot.

l'univers labyrinthique d'un Jozsef Szurcsik ou le fascinant dessin au trait d'un Janos Kass ne tarderont pas à faire leur apparition dans les catalogues ouest-européens. Si Budapest ressemble à un réservoir de créativité, Sofia n'est pas en reste – voir le délicieux *Courant d'air dans la bouche*, illustré par le Bulgare Yassen Grigorov, publié par l'éditeur suisse La Joie de lire. Quant à la République tchèque, Thierry Magnier annonce qu'Actes Sud prépare une alliance avec l'éditeur pragois Baobab. « *On sent à l'Est une énergie nouvelle. Les jeunes artistes ne sont plus cantonnés dans l'imagerie classique. Ils se débrident et osent être où on ne les attend pas.* »

A Bologne, les enjeux économiques l'emportent de plus en plus sur les considérations esthétiques. Encouragés par les succès cinématographiques d'*Harry Potter*, *Narnia* ou *Charlie et la chocolaterie*, les producteurs viennent désormais faire leur marché. Les agents sont de plus en plus nombreux. Et la question du droit d'auteur, là aussi, est centrale.

Dans une intervention remarquée, Nigel Newton, PDG fondateur de Bloomsbury, l'éditeur londonien de J. K. Rowling, a souligné que, pour le livre de jeunesse, « *le texte et le son auraient une importance croissante dans les dix ans à venir* ». Selon M. Newton, « *l'industrie éditoriale est à un tournant. Elle doit d'urgence trouver un modèle économique compatible avec le développement du numérique. Je suis persuadé que les éditeurs doivent héberger leurs auteurs sur leurs propres sites et se garder de céder leurs contenus à des tiers tels que Google tant que ceux-ci ne rémunèrent pas équitablement les auteurs et les éditeurs* ». A Bologne, le fondateur de Bloomsbury a appelé au « *boycott de Google par les consommateurs et les lecteurs* ». ■

FLORENCE NOUVILLE

## Hélène Amalric devient directrice de Phébus

P our succéder à Jean-Pierre Sicre à la tête des éditions Phébus, Vera Michalski a choisi Hélène Amalric. La patronne du groupe Libella a été sensible « *aux expériences éditoriales multiples* » de l'éditrice et traductrice, qui, en raison de son parcours professionnel, connaît bien la littérature étrangère et policière et les livres au format de poche. Elle prendra ses nouvelles fonctions le 2 mai, dans les nouveaux locaux, au 54, rue Michel-Ange, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Agée de 48 ans, Hélène Amalric, née à Calcutta, a passé son enfance au Salvador et en Chine. Elle-même se décrit comme « *atypique* » dans le milieu. Passionnée de cinéma, elle voulait devenir cinéaste. Sans autre diplôme que le bac, elle a d'abord débuté comme agent chez Mary Kling avant qu'Odile Cail ne lui commande des travaux de traduction pour les éditions Jean-Claude Lattès.

En 1983, elle rentre au « *Masque* », la plus ancienne collection policière en

France, qu'elle quitte au bout de dix-sept ans, après en avoir été directrice littéraire. Elle a notamment publié les six premiers romans de Patricia Cornwell et le premier roman de Fred Vargas.

En 2000, elle devient directrice générale adjointe des éditions J'ai lu, avant de revenir au sein du groupe Hachette, au Livre de poche, en tant que directrice du développement éditorial, où la greffe ne prend pas avec Dominique Goust. En septembre 2003, Jean-Marc Roberts la recrute comme numéro deux des éditions Stock. Une séparation à l'amiable intervient en mars 2004.

Depuis, Hélène Amalric a repris ses travaux de traductrice – *Sur ses traces*, d'Elizabeth Becka, paraîtra en mai chez Calmann-Lévy. Elle ne connaît pas son prédécesseur, mais affirme avoir lu « *70 % de ce qu'il a publié* ». Elle confie également apprécier le travail de l'éditeur Daniel Arsand, qui a été conforté par Vera Michalski à la tête du domaine étranger de Phébus. ■

A. B.-M.

### L'ÉDITION

**Angelo Rinaldi.** L'écrivain, critique littéraire et académicien français a engagé une procédure civile pour injures et diffamation contre Denoël, éditeur de *Hé bien ! la guerre*, de Jack-Alain Léger, devant la 17<sup>e</sup> chambre du tribunal de grande instance de Paris. M<sup>e</sup> Jean Martin, avocat d'Angelo Rinaldi, n'a pas pu attaquer l'auteur de l'ouvrage, qui utilise un pseudonyme, car l'éditeur a refusé de communiquer les nom et adresse exacts de son auteur. L'assignation a été délivrée à la maison Denoël, le 24 mars. Le jugement devrait être prononcé au plus tôt en septembre. Angelo Rinaldi, qui n'est pas cité nommément dans l'ouvrage, demande 1 euro de réparation symbolique,

15 000 euros pour les frais de procédure et la publication d'extraits du jugement dans deux magazines et trois quotidiens nationaux.

**Chemins faisant,** une association des amis de Jacques Lacarrière, vient d'être créée pour maintenir la mémoire du romancier, essayiste, traducteur, conteur et biographe. Présidée par Gil Jouanard, et comptant notamment parmi ses membres d'honneur Nicole Lattès, Mahmoud Darwich ou Laurent Terzieff, cette association organisera des rencontres, expositions, lectures et spectacles (chemins.faisant@yahoo.fr ou Chemins faisant, boîte postale n° 29, 89270 Vermenton).

## Le roman de Christopher Paolini rencontre un succès foudroyant Le phénomène éditorial Eragon

Encore une trilogie, encore de la fantasy. » C'est peu dire qu'Elisabeth Sebaoun, directrice éditoriale chargée de la fiction chez Bayard jeunesse, n'était guère enchantée quand on lui a proposé le manuscrit d'*Eragon*, à la Foire de Bologne, au printemps 2003. Elle a vite changé d'avis, après les trois fiches de lecture dithyrambiques qu'elle a reçues.

Écrit par un auteur américain, Christopher Paolini, né le 17 novembre 1983, qui vit dans le Montana et qui a commencé l'écriture de son roman à 15 ans, *Eragon* est un véritable phénomène international. Et la France n'échappe pas à la règle. Traduit dans 42 langues, *Eragon* est en cours d'adaptation au cinéma. Un film, produit par la 20th Century Fox, doit sortir en décembre 2006, avec pour acteurs John Malkovich, Jeremy Irons...

Au 23 février, date de lance-

ment en France du deuxième tome, *L'Ainé*, 210 000 exemplaires d'*Eragon* avaient été vendus. Cinq semaines plus tard, ce sont près de 200 000 exemplaires de *L'Ainé* qui sont déjà écoulés et sur les 240 000 exemplaires du premier tirage, 20 % sont partis le premier jour. Aux États-Unis, Random House a dépassé les 2,5 millions de ventes.

Ce qui a finalement séduit Elisabeth Sebaoun, outre la cohérence de la narration, c'est l'accent porté sur les relations entre les personnages, en particulier Eragon et sa jeune dragonne, Saphira. C'est, en règle générale, ce qui est aussi plébiscité par les jeunes lecteurs.

On retrouve, dans les deux premiers tomes de la trilogie de *L'Héritage*, tous les éléments mis en œuvre dans *Le Seigneur des anneaux*, de J.R.R. Tolkien : une mission à effectuer, une pérégrination qui structure le récit, une grande bataille finale, l'affrontement avec les forces

représentant le Mal, la présence d'un peuple légendaire, l'utilisation de la magie. Christopher Paolini, qui doit être un gros lecteur, n'a pas seulement singé Tolkien, il a aussi puisé du côté d'Ann McCaffrey et de Barbara Hambly pour ce qui concerne les dragons et il a fait de son jeune héros une figure arthurienne.

Si, par conséquent, il n'y a rien d'original dans ce roman de fantasy qui appartient à la veine qualifiée de « fantasy épique », qui se caractérise justement par sa filiation à l'œuvre de Tolkien, le roman de Christopher Paolini n'est pas dépourvu de qualités. L'auteur a su mêler harmonieusement ses sources d'inspiration et conduire son intrigue de façon habile. Dans le flot des romans du genre, écrits tant pour les jeunes que pour les adultes, il fait plutôt bonne figure. ■

JACQUES BAUDOU ET ALAIN BEUVE-MÉRY

### AGENDA

LE 31 MARS.  
**CLERCS. A Paris,** rencontres-débats « Clercs et/ou chiens de garde. Littérature, sociologie, philosophie et engagement » proposés par la revue *Contretemps*, en partenariat avec *Lignes* et *Aden*, avec notamment Michaël Löwy, Alain Badiou et Daniel Bensaid (à 9 h 45, à la Maison de l'Amérique latine, 217, boulevard Saint-Germain, 75007 ; entrée libre).

LES 31 MARS ET 1<sup>er</sup> AVRIL.  
**SEXUALITÉS. A Paris,** au Centre Pompidou, la BPI organise le colloque « Des

femmes et des hommes, genre et sexualités », présenté par Elsa Dorlin et Eric Fassin, avec, entre autres, Sabine Porkhoris et Jérôme Bougerolles (à 14 heures, petite salle, niveau - 1 ; entrée libre).

DU 31 MARS AU 2 AVRIL.  
**POLAR. A Lyon,** deuxième édition du festival du roman et du film noir : Quais du polar. Y sont attendus une cinquantaine d'auteurs, parmi lesquels Donald Westlake, Tonino Benacquista, Iain Pears et Martin Winckler. La collection « Rivages/Noir », fêtera son vingtième anniversaire.

LE 3 AVRIL.  
**LECTURES. A Arles,** Anouk Grinberg lira des lettres de captivité de Rosa Luxemburg, dans le cadre des lectures de l'Association du Méjan (à 20 h 30, à la chapelle Saint-Martin du Méjan ; entrée 10 € ; rens. : 04-90-49-56-78).

DU 3 AU 7 AVRIL.  
**JEUNESSE. En Poitou-Charentes,** la 10<sup>e</sup> édition du festival itinérant de littérature jeunesse Anguille sous roche recevra Anne-Laure Bondoux, Gerda Dendooven, Emmanuelle Houdart, Géraldine Kosiak et Gilles Rapaport.

Artichaut, boutik, chokola,  
chouia, jupe, komissér,  
masser, mikrofonn, tarif,  
pedikür, razzia,  
rais, sigarètt ?

Henriette Walter  
Bassam Baraké

Arabesques  
L'Aventure de  
la langue arabe  
en Occident

Robert Laffont  
Éditions du temps

# François Taillandier

## « La question du récit, seule, m'intéresse »

Admirateur de Rostand, Valéry et Balzac, le romancier avait commencé avec « Option paradis » un ambitieux projet romanesque en cinq volumes. « Telling », le deuxième tome, vient de paraître

Deuxième étape de *La Grande Intrigue*, un ambitieux projet romanesque entrepris à l'automne 2005 par François Taillandier avec *Option paradis* (« Le Monde des livres » du 7 octobre 2005), *Telling* (Stock, 288 p., 18,50 €) confirme que cette nouvelle « comédie humaine », prévue en cinq volumes, doit beaucoup à Balzac – Taillandier a du reste signé à l'automne une courte synthèse sur l'écrivain, inaugurant les « Folio biographies » chez Gallimard (*Balzac*, 200 p., 5,40 €).

**Dire la comédie humaine à travers un cycle romanesque ne peut que renvoyer à Balzac. Malgré votre admiration fervente pour celui dont vous dites qu'il « est le roman », n'exagère-t-on pas la référence pour présenter *La Grande Intrigue* ?**

Balzac est en effet très important pour moi. C'est en le lisant que j'ai découvert toutes les puissances du roman. Cela dit, la référence ne fonctionne pas esthétiquement. Mon art romanesque est, je crois, très loin de celui de Balzac. Et tout à fait étranger au naturalisme, dont il est le père involontaire. Ce que je retiens de lui, et qui compte beaucoup dans mon travail, c'est une interrogation sur l'histoire. Il y a chez Balzac une « scène primitive » qui est la Révolution. Le premier roman inclus dans *La Comédie humaine*, *Les Chouans*, se passe en 1799, l'année de sa naissance. Toute son œuvre explore les conséquences sociales et humaines de

ces événements. Symboliquement, je fais partir *La Grande Intrigue* de l'année 1955, et je cherche à explorer ce qui s'est passé dans l'histoire dont je suis contemporain.

**Est-ce là le nœud de l'« intrigue » ?**

Oui. Je suppose un événement central, ignoré, qui expliquerait tout le reste. Mon roman *Des hommes qui s'éloignent* s'ouvrait sur une question : « *Que se passe-t-il vraiment ?* » Je continue à me poser cette question, à laquelle je ne répondrai jamais. Cet événement secret demeurera introuvable. C'est une hypothèse romanesque, ludique... Un peu comme dans les romans populaires où il y a des secrets à découvrir, des souterrains. Un de mes romans préférés est *Le Comte de Monte-Cristo*.

**Vous n'adhérez pas pourtant au roman feuilletonnesque, avec péripéties et retournements.**

La parenté s'arrête là, en effet. De même, je ne cherche pas à créer des personnages exceptionnels, hauts en couleur... Mes personnages sont des gens ordinaires, issus du réel le plus simple. Anielka, dans le roman qui porte ce titre, (Stock, 1999), ou Louise dans *La Grande Intrigue*, sont a priori des figures banales, définies par quelques paramètres sociologiques. A partir de là, l'intrigue se déroule sur deux niveaux : d'une part le niveau historique, ou collectif ; d'autre part, l'approche intime, personnelle. J'essaie de voir en quoi les deux se superposent. Ainsi Jeanne, la sœur aînée de Nicolas, entreprend une analyse freudienne qui la conduit à proposer un nouveau récit de l'histoire familiale, dans une direction inédite



THOMAS HUMERY POUR « LE MONDE »

(le refoulement supposé de la judéité, dont on ne sait s'il est réel ou pas). Mais sa démarche elle-même est typique d'une évolution sociologique : la banalisation des concepts freudiens. C'est la question du récit qui seule m'intéresse : comment raconte-t-on le monde, comment se raconte-t-on soi-même ? Sans doute est-ce pour cela que je ne propose pas un récit dominant très stable, mais des séquences aux styles contrastés. J'ai inventé un mot pour ça : telling.

**N'avez-vous pas trouvé là la forme romanesque singulière que vous avez cherchée depuis vos premiers romans ?**

Sans doute. Mes premiers romans sont des tâtonnements, ils ne m'intéressent plus. J'en ai d'ailleurs ôté trois de la liste « *du même auteur* ». Ce n'est qu'avec *Les Nuits Racine* (1992, réédité depuis dans « La Petite Vermillon » à la Table ronde) que j'ai atteint mon univers romanesque propre. Nicolas a du reste un certain air de famille avec le héros de ce roman, l'architecte d'aujourd'hui rappelant le metteur en scène de théâtre de naguère. J'essaie de constituer peu à peu une cohérence. J'ai fait brièvement réparaître dans *Telling* un personnage de mon roman *Des hommes qui s'éloignent*. Je pense développer ce retour des personnages, comme l'a fait Balzac en réintégrant après coup dans *La Comédie humaine* des romans écrits avant qu'il n'ait conçu son projet.

**Suivez-vous un plan strict pour mener à bien un projet étalé sur cinq ans et autant de volumes ?**

Non. Il y a des pistes, bien sûr, des hypothèses, mais je tiens à garder une part d'incertitude, des possibilités de bifurcation. Le troisième volet sera plus long, plus complexe : il s'agira d'explorer les caves de l'édifice, d'entrer en profondeur dans un univers qui pour le moment n'est dépeint que de l'extérieur, en surface. Je me suis délibérément donné une contrainte : cinq volumes de onze chapitres chacun, pour atteindre un total de cinquante-cinq, ce qui correspondra à l'âge que j'aurai en terminant l'ensemble. A l'intérieur de cette contrainte, je suis libre. La part de risque me plaît. Comme elle a semblé plaire à mon éditeur, qui a approuvé et assumé sans réserve ce projet que je lui présentais sans trop y croire.

**Comment matériellement affrontez-vous le « monstre » que vous mettez en forme ?**

Je m'efforce de me mettre au travail chaque matin, le plus tôt possible, dès le réveil. En général, au bout de deux ou trois heures, je sens que ça n'ira pas plus loin ce jour-là. Parfois j'ai fait une page, parfois beaucoup plus, parfois presque rien. Les chapitres ne sont pas écrits dans l'ordre où ils sont proposés au lecteur. D'ailleurs, on peut commencer *La Grande Intrigue* par n'importe quel chapitre de n'importe quel volume ! Beaucoup de pages sont en réserve. Ainsi j'ai écrit l'épisode qui explique la fragilité de François, le père de Nicolas ; je ne sais s'il figurera ou non dans un des volumes, mais il existe, et il m'aide à faire exister ce personnage. Certains faits pourront être relatés deux ou trois fois, en changeant de point de vue ou d'hypothèse : c'est le cas pour Pauline, personnage dont le destin demeure mystérieux. C'est comme ça que la réalité nous parvient, par récits, par suppositions.

**« Balzac est en effet très important pour moi. C'est en le lisant que j'ai découvert toutes les puissances du roman. Cela dit, la référence ne fonctionne pas esthétiquement. mon art romanesque est, je crois, très loin de celui de Balzac. Et tout à fait étranger au naturalisme dont il est le père involontaire »**

**Ce projet ne risque-t-il pas d'épuiser votre envie de fiction ?**

Ce qui est sûr, c'est que le dispositif de *La Grande Intrigue* me permet de tout rassembler : ma mémoire, mes idées, les questions que je me pose, les expériences de ma vie, ce que je vois autour de moi... C'est pour moi une sorte de laboratoire central, qui peut tout accueillir. Je vis avec mes personnages. Quand j'aurai fini les cinq volumes, je ferai peut-être tout autre chose, ou bien je déciderai que *La Grande Intrigue* continue...

**En marge de vos romans, vous livrez dans la presse un certain nombre de chroniques. Quels liens établissez-vous entre ces types d'écriture ?**

Fondamentalement, je ne suis pas journaliste. C'est un beau métier, mais ce n'est pas le mien. Question de tempérament. En revanche, j'aime bien écrire des chroniques d'humeur, comme je le fais dans *Centre France* une fois par mois, et chaque semaine dans *L'Humanité*. C'est un exercice particulier. Une chronique doit être écrite au dernier moment, dans l'urgence, en captant ce qui m'a marqué ce jour-là ou cette semaine-là. Je m'aperçois après coup que cela nourrit mon travail de romancier. C'est en écrivant une chronique de *L'Huma* que j'ai trouvé le titre du premier volume : *Option paradis*.

**Vous avez composé des essais sur Borges, Aragon, Balzac. Y a-t-il d'autres figures de votre panthéon littéraire que vous vous devez d'aborder ?**

Un jour ou l'autre, j'écrirai quelque chose sur Edmond Rostand. Lors que j'avais 14 ans, il a été pour moi une passion, il m'a fait découvrir les pouvoirs du langage. L'intérêt de son œuvre est limité, mais sa vie m'intrigue. Je l'évoquerai sous un angle très subjectif, quasi romanesque. Littérairement, ma fascination la plus forte va depuis des années vers Paul Valéry. Un immense esprit, une œuvre décisive et terminale de la littérature. Ce qu'il a fait anéantit d'avance presque tout ce qui a été fait après lui. Mais je crois que je n'oserai jamais écrire sur lui. Je ne suis pas à la hauteur... ■

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE-JEAN CATINCHI

## Une fresque atypique

**T**elling. Le néologisme appelle définition et François Taillandier ne manque pas de la livrer : « *Récit propre à donner un sens et une valeur aux actes, aux comportements et aux processus de la vie.* » Avec déjà une variante dépréciative : « *fiction, illusion consentie* ». Tout est dit donc d'entrée.

Si l'on retrouve les familles Herdouin, Maudon, et La Rozière, Mazerot et Rubien, découvertes dans *Option Paradis*, comme le va-et-vient entre Paris et la très provinciale propriété sancerroise de Vernery-sur-Arre, ce n'est pas la vérité des faits qui importe mais les récits que chacun s'en fait, simulacres, accommodements, recompositions. Et Nicolas Rubien le sait, protagoniste de cette fresque atypique, où la chronologie est bousculée, n'obéissant plus qu'à des associations qui permettent autant l'exhumation de secrets de famille soigneusement enfouis que la réinterprétation, pas forcément fiable, de pans de l'histoire du clan, dont les conséquences valident après coup la pertinence aléatoire.

Comme l'enfant pensait que la vie autour de lui n'était que spectacle et mascarade, l'adulte redoute encore que le monde ne soit qu'une vaste supercherie, fruit d'un complot universel destiné à le tromper. Une angoisse qui est celle de son temps. Pour Alexa, la fille de Louise, la France est une « *option qui ne l'intéresse pas beaucoup* » : « *La France est un pays sous système d'alarme, tu sais, genre dès que*

*tu y touches ça se met à gueuler, tu lu lu lu ! Elle a peur des musulmans, elle a peur des chrétiens. On a la trouille de ceux qui croient en quelque chose ou bien on se fout de leur gueule.* » On sent que Taillandier, qui épingle les impostures du langage (« *Le pludémunt est une espèce sociale nouvelle, qui a remplacé le "pauvre" ou le "nécessiteux" cher à la bourgeoisie d'autrefois* ») partage cette colère contre la démission ou le ricanement de ceux qui trouvent plus malin ou commode de se croire à l'écart, au nom d'une prétendue lucidité caustique. Si la narration progresse, avec au centre du volume la scène primitive, le double mariage des filles Maudon, le 21 juin 1955, les charges contre les modes des actuels apprentis sorciers donnent une énergie au texte qui rend cette moderne comédie humaine diablement décapante.

Ainsi du site Internet conçu à la gloire de cette famille élargie : « *C'est justement ça qui est extraordinaire : ce regroupement aléatoire d'un ensemble de gens, en fonction de liens plus ou moins hasardeux... C'est Balzac, revu et corrigé par le Nouveau Roman et consultable par double chic.* » A suivre. ■

PH.-J. C.

**LA GRANDE INTRIGUE**  
**Tome 2 : Telling**  
de François Taillandier.

Stock, 282 p., 18,50 €.

## LES CHOIX DU «MONDE DES LIVRES»

### LITTÉRATURE

**J'étais derrière toi.** de Nicolas Fargues (POL).

**Encore une nuit de merde dans cette ville pourrie.** de Nick Flynn (Gallimard).

**Le Savoir-Vivre.** de Marcelin Pleyne (Gallimard, « l'Infini »).

**Le Temps où nous chantions.** de Richard Powers (Le Cherche-Midi).

**Docteur Pasavento.** d'Enrique Vila-Matas (éd. Christian Bourgois).

**Une Fille Zhuang.** de Wei-Wei (éd. de l'Aube).

**Moi, Charlotte Simmons.** de Tom Wolfe (éd. Robert Laffont).

### ESSAIS

**Millénaire mode d'emploi.** de J.-G. Ballard (éd. Tristram)

**Sexe, mensonges et Hollywood.** de Peter Bliskind (Le Cherche-Midi)

**Vichy et l'ordre moral.** de Marc Boninchi (PUF).

**Caractères.** de Philippe Garnier (Grasset).

**La Crise de l'origine.** de François Laplanche (Albin Michel)

**Référence et autoréférence.** d'Isabelle Thomas-Fogiel (Vrin).

**Le Monde des femmes.** d'Alain Touraine (Fayard).